

Frère Timothy Radcliffe, o. p.

# Prédications pour la retraite pré-synodale

Dimanche 1<sup>er</sup> octobre  
– Mardi 3 octobre  
2023

*Traduction provisoire de l'anglais  
par Sylvain Brison*

# *Sommaire*

Espérer contre toute espérance .....	3
Chez soi en Dieu et Dieu chez lui en nous .....	8
Amitié .....	13
Conversation sur le chemin d'Emmaüs .....	18
Autorité.....	23
Beauté.....	24
Bonté .....	25
Vérité.....	26
L'Esprit de vérité .....	28

## Espérer contre toute espérance

Lorsque le Saint-Père m'a demandé de prêcher cette retraite, je me suis senti très honoré, mais nerveux. Je suis profondément conscient de mes limites personnelles. Je suis vieux, blanc, occidental et je suis un homme ! Je ne sais pas ce qui est le pire ! Tous ces aspects de mon identité limitent ma compréhension. Je vous demande donc pardon pour l'inadéquation de mes propos.

Nous sommes tous tellement incomplets et nous avons tant besoin les uns des autres. Karl Barth, le grand théologien protestant, a parlé de la propension catholique à défendre le « à la fois/et ». Par exemple, l'Écriture *et* la tradition, la foi *et* les œuvres. On dit qu'il l'a appelé le « foutu "et" catholique » (« *das verdammte katholische "Und"* »). Ainsi, lorsque nous nous écouterons les uns les autres au cours des semaines à venir et que nous serons en désaccord, je prie pour que nous disions souvent : « Oui, et..... » plutôt que « Non » ! Voilà la voie synodale. Bien sûr, le « non » est aussi parfois nécessaire !

Dans la deuxième lecture de la messe d'aujourd'hui, saint Paul dit aux Philippiens : « pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments » (Ph 2,2). Nous sommes ici réunis parce que nous ne sommes pas unis de cœur et d'esprit. La grande majorité des personnes qui ont participé au processus synodal ont été surprises par la joie. Pour beaucoup, c'était la première fois que l'Église les invitait à parler de leur foi et de leur espérance. Mais certains d'entre nous ont peur de ce voyage et de ce qui les attend. Certains espèrent que l'Église sera profondément transformée, que nous prendrons des décisions radicales, par exemple à propos du rôle des femmes dans l'Église. D'autres ont peur de ces mêmes changements et ils craignent que ces derniers ne mènent qu'à la division, voire au schisme. Certains d'entre vous préféreraient tout simplement ne pas être ici. Un évêque m'a dit qu'il avait prié pour ne pas être choisi pour venir ici. Sa prière a été exaucée ! Vous êtes peut-être comme le fils de l'évangile d'aujourd'hui qui, au début, ne veut pas aller à la vigne, mais qui y va !

Dans les évangiles, aux moments cruciaux, nous entendons toujours ces mots : « N'ayez pas peur ». Saint Jean nous dit : « L'amour parfait chasse la peur ». Commençons donc par prier pour que le Seigneur libère nos cœurs de la peur. Pour certains, c'est la peur du changement et pour d'autres la peur que rien ne change. Mais « la seule chose que nous ayons à craindre, c'est la peur elle-même<sup>1</sup> ».

Bien sûr, nous avons tous des peurs, mais Thomas d'Aquin nous a appris que le courage consiste à refuser d'être esclave de la peur. Puisseons-nous toujours être sensibles aux peurs des autres, en particulier de ceux avec qui nous sommes en désaccord. Comme Abraham, nous partons sans savoir où nous allons (He 11, 8). Mais si nous libérons nos cœurs de la peur, ce voyage sera merveilleux, bien au-delà de notre imagination.

Pour nous guider durant cette retraite, nous méditerons sur la Transfiguration. C'est la retraite que Jésus donne à ses disciples les plus proches avant qu'ils ne s'embarquent pour le premier synode de la vie de l'Église, lorsqu'ils marchent ensemble (*syn-hodos*) vers Jérusalem. Cette retraite était nécessaire parce qu'ils avaient peur de ce voyage qu'ils devaient faire

---

\* Texte original en anglais et vidéo :

<https://www.vaticannews.va/en/church/news/2023-10/retreat-day-1-radcliffe-first-meditation.html>

<sup>1</sup> Franklin D. Roosevelt

ensemble. Jusqu'alors, ils avaient erré dans le nord d'Israël. Mais à Césarée de Philippe, Pierre a confessé que Jésus était le Christ. Jésus les invite alors à l'accompagner à Jérusalem, où il souffrira, mourra et ressuscitera. Ils ne peuvent pas accepter cela. Pierre essaie de l'en empêcher. Jésus l'appelle « Satan », « ennemi ». La petite communauté est paralysée. Alors Jésus les emmène sur la montagne. Écoutons le récit de saint Marc sur ce qui s'est passé.

Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmène, eux seuls, à l'écart sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille. Élie leur apparut avec Moïse, et tous deux s'entretenaient avec Jésus. Pierre alors prend la parole et dit à Jésus : « Rabbi, il est bon que nous soyons ici ! Dressons donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » De fait, Pierre ne savait que dire, tant leur frayeur était grande. Survint une nuée qui les couvrit de son ombre, et de la nuée une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le ! » Soudain, regardant tout autour, ils ne virent plus que Jésus seul avec eux. (Mc 9, 2-8)

Cette retraite leur donne le courage et l'espérance de se mettre en route. Cela ne se passe pas toujours bien. Ils ne parviennent pas tout de suite à libérer le jeune homme de l'esprit mauvais. Ils se disputent pour savoir qui est le plus grand. Ils comprennent mal le Seigneur. Mais ils se mettent en route avec une fragile espérance.

Nous aussi, nous préparons notre synode par une retraite où, comme les disciples, nous apprenons à écouter le Seigneur. Lorsque nous nous mettrons en route dans trois jours, nous serons souvent comme ces disciples : nous ne nous comprendrons pas, nous nous disputerons même. Mais le Seigneur nous conduira vers la mort et la résurrection de l'Église. Demandons au Seigneur de nous donner aussi l'espérance : l'espérance que ce synode conduira à un renouveau de l'Église et non à la division ; l'espérance que nous nous rapprocherons les uns des autres en tant que frères et sœurs. C'est notre espérance, non seulement pour l'Église catholique, mais pour tous nos frères et sœurs baptisés. On parle d'un « hiver œcuménique ». Nous espérons un printemps œcuménique.

Nous nous réunissons également dans l'espoir de l'humanité. L'avenir est sombre. Une catastrophe écologique menace de détruire notre maison. Les incendies et les inondations ont dévoré le monde cet été. De petites îles commencent à disparaître sous la mer. Des millions de personnes sont sur les routes, fuyant la pauvreté et la violence. Des centaines de personnes se sont noyées dans la Méditerranée, non loin d'ici. De nombreux parents refusent de porter leurs enfants dans un monde qui semble condamné. En Chine, des jeunes portent des T-shirts disant : « Nous sommes la dernière génération ». Rassemblons-nous dans l'espérance pour l'humanité, et surtout dans l'espérance pour des jeunes.

Je ne sais pas combien de famille nous aurons au Synode, mais je vous remercie de chérir notre avenir. Après une expérience difficile au Sud-Soudan, à la frontière avec le Congo, j'ai pris l'avion pour rentrer en Grande-Bretagne à côté d'un enfant qui a crié sans interruption pendant huit heures. J'ai honte d'avouer que j'ai eu des pensées meurtrières ! Mais quel merveilleux ministère sacerdotal que d'élever des enfants et de chercher à ouvrir leur esprit et leur cœur à la promesse de la vie. Les parents et les enseignants sont des ministres de l'espérance.

Nous nous rassemblons donc dans l'espérance pour l'Église et pour l'humanité. Mais là est la difficulté : nous avons des espérances contradictoires ! Alors, comment espérer ensemble ? En cela, nous sommes comme les disciples. La mère de Jacques et Jean espérait qu'ils seraient assis à gauche et à droite du Seigneur dans la gloire et qu'ils supplanteraient ainsi Pierre ; il y a des rivalités même au sein du cercle proche des amis de Jésus. Judas espérait probablement une rébellion qui chasserait les Romains. Certains d'entre eux espéraient sans doute simplement ne pas être tués. Mais ils avançaient ensemble. Quelle espérance commune pouvons-nous donc avoir ?

Lors de la dernière Cène, ils ont reçu une espérance qui dépasse tout ce qu'ils auraient pu imaginer : le corps du Christ et son sang, la nouvelle alliance, la vie éternelle. À la lumière de cette espérance eucharistique, toutes leurs espérances contradictoires ont dû paraître bien insignifiantes, sauf pour Judas qui lui a désespéré. C'est ce que saint Paul appelle « espérer contre toute espérance » (Rm 4, 18), l'espérance qui transcende toutes nos espérances.

Nous aussi, nous sommes rassemblés comme les disciples lors de la dernière Cène, et non comme une chambre de débats politiques où l'on rivalise afin de l'emporter. Notre espérance est eucharistique. J'ai eu un premier aperçu de ce que cela signifie au Rwanda en 1993, alors que les troubles commençaient à peine. Nous avions prévu de rendre visite à nos sœurs dominicaines dans le nord, mais l'ambassadeur belge nous avait conseillé de rester chez nous. Le pays était en feu. Mais j'étais jeune et stupide. Aujourd'hui, je suis vieux et idiot ! Ce jour-là, nous avons vu des choses terribles : une salle d'hôpital remplie de jeunes enfants qui avaient perdu certains de leurs membres à cause des mines et des bombes. Un enfant a perdu ses deux jambes, un bras et un œil. Son père était assis à côté de lui et pleurait. Je suis allé pleurer dans la brousse, accompagné de deux enfants qui sautillaient chacun sur une jambe.

Nous sommes allés voir nos sœurs, mais que pouvais-je dire ? Face à une violence aussi insignifiante, les mots nous manquent. C'est alors que je me suis souvenu des paroles du Seigneur : « Faites ceci en mémoire de moi ». Il nous est donné de faire quelque chose. Lors de la dernière Cène, il ne semblait pas y avoir d'avenir. Tout ce qui nous attendait était apparemment l'échec, la souffrance et la mort. Et dans ce moment le plus sombre, Jésus a posé le geste le plus porteur d'espérance de toute l'histoire du monde : « Ceci est mon corps, donné pour vous. Ceci est mon sang versé pour vous ». C'est l'espérance qui nous appelle au-delà de toute division.

Un de mes frères de l'est de l'Ukraine est allé dire la messe pour des sœurs qui fuyaient. Tout était emballé. Tout ce qu'elles pouvaient offrir en guise de patène était une assiette en plastique rouge. Il écrivit : « C'est ainsi que Dieu nous a montré qu'il était avec nous. Vous êtes assis dans une cave, dans l'humidité et la moisissure, mais je suis avec vous – dans une assiette d'enfant rouge, et non dans une patène dorée ». Telle est l'espérance eucharistique de ce voyage synodal. Le Seigneur est avec nous.

L'espérance de l'Eucharistie est pour ce qui se trouve au-delà de notre imagination. Le Livre de l'Apocalypse :

Après cela, j'ai vu : et voici une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main. Et ils s'écriaient d'une voix forte : « Le salut appartient à notre Dieu qui siège sur le Trône et à l'Agneau ! » (Ap 7, 9-10).

C'est l'espérance que les disciples ont entrevue sur la montagne dans le Seigneur transfiguré. Elle rend le conflit entre nos espérances mineur, et presque absurde. Si nous sommes vraiment sur le chemin du Royaume, est-il vraiment important que vous vous aligniez sur les soi-disant traditionalistes ou soi-disant progressistes ? Même les différences entre dominicains et jésuites sont insignifiantes ! Écoutons-le donc, descendons de la montagne et continuons à marcher avec confiance. Les plus grands dons viendront de ceux avec qui nous sommes en désaccord si nous osons les écouter.

Au cours de notre voyage synodal, nous pourrions nous inquiéter de savoir si nous accomplissons quelque chose. Les médias décideront probablement que tout cela n'était qu'une perte de temps, que tout cela n'était que des mots. Ils chercheront à savoir si des décisions audacieuses ont été prises sur quatre ou cinq sujets brûlants. Mais les disciples de ce premier synode, marchant vers Jérusalem, n'ont pas semblé accomplir quoi que ce soit. Ils ont même essayé d'empêcher la guérison de l'aveugle Bartimée. Ils semblaient inutiles. Lorsque l'immense foule affamée se rassemble autour de Jésus, les disciples demandent au Seigneur : « Comment peut-on nourrir ces gens avec du pain, ici, dans le désert ? » Jésus leur demande ce

qu'ils ont : sept pains et quelques poissons (Mc 8, 1-10). Ce fut plus que suffisant. Si nous donnons généreusement tout ce que nous avons dans ce Synode, ce sera plus que suffisant. Le Seigneur de la moisson y pourvoira.

À côté de notre prieuré de Bagdad se trouve un foyer pour enfants abandonnés de toutes confessions, dirigé par les sœurs de Mère Theresa. Je n'oublierai jamais la petite Nura, âgée d'environ huit ans, née sans bras ni jambes, qui nourrit les plus jeunes enfants avec une cuillère placée dans la bouche. On peut se demander quel est l'intérêt des petits gestes de bonté dans une zone de guerre. Font-ils la moindre différence ? Ne s'agit-il pas simplement d'appliquer des pansements sur un corps en décomposition ? Faisons de petites actions bonnes et laissons le Seigneur de la moisson leur donner les fruits qu'il souhaite. Aujourd'hui, nous nous réunissons à l'occasion de la fête de sainte Thérèse de Lisieux. Elle est née il y a 150 ans. Elle nous invite à suivre sa « petite voie » qui mène au Royaume. Elle disait : « Souvenez-vous que rien n'est petit aux yeux de Dieu ».

À Auschwitz, Primo Levi, le juif italien, recevait chaque jour une part de pain de la part de Lorenzo. Il écrivit :

Je crois que c'est vraiment grâce à Lorenzo que je suis en vie aujourd'hui ; et pas tant pour son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé par sa présence, par sa manière naturelle et simple d'être bon, qu'il existe encore un monde en dehors du nôtre, quelque chose et quelqu'un de pur et d'entier, non corrompu, non sauvage... quelque chose de difficile à définir, une lointaine possibilité de bien, mais pour laquelle il valait la peine de survivre. Grâce à Lorenzo, j'ai réussi à ne pas oublier que j'étais moi-même un homme<sup>2</sup>.

La petite portion de pain a sauvé son âme.

Les dernières paroles de saint David, le saint patron du Pays de Galles, ont été : « Faites bien les choses simples ». Nous espérons que les petites actions que nous accomplirons au cours de ce synode porteront des fruits qui dépasseront notre imagination. En cette dernière nuit, Jésus s'est donné aux disciples : « Je me donne à vous ». Au cours de ce synode, partageons non seulement nos paroles et nos convictions, mais aussi nous-mêmes, avec une générosité eucharistique. Si nous ouvrons nos cœurs les uns aux autres, des choses merveilleuses se produiront. Les disciples rassemblèrent tous les fragments de pain et de poisson qui restèrent après avoir nourri les cinq mille personnes. Rien n'est perdu.

Un dernier point. Pierre essaie d'empêcher Jésus d'aller à Jérusalem, parce que cela n'a aucun sens pour lui. Il est absurde d'y aller pour se faire tuer. Le désespoir n'est pas le pessimisme. C'est la terreur que plus rien n'ait de sens. Et l'espoir n'est pas l'optimisme, mais la confiance que tout ce que nous vivons, toute notre confusion et notre douleur, sera d'une manière ou d'une autre considéré comme ayant un sens. Nous sommes convaincus que, comme le dit saint Paul : « Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu » (1 Co 13, 12).

La violence insensée détruit tout sens et tue nos âmes. Lorsque saint Oscar Romero, l'archevêque de San Salvador, s'est rendu sur les lieux d'un massacre perpétré par l'armée salvadorienne, il a découvert le corps d'un jeune garçon gisant dans un fossé : « Ce n'était qu'un enfant, au fond du fossé, le visage vers le haut. On voyait les impacts de balles, les bleus laissés par les coups, le sang séché. Ses yeux étaient ouverts, comme s'il demandait la raison de sa mort et ne comprenait pas<sup>3</sup> ». C'est pourtant à ce moment-là qu'il a découvert le sens de sa vie et l'appel à y renoncer. Oui, il a eu peur jusqu'au bout. Son corps mort était trempé de sueur alors qu'il regardait l'homme qui s'appêtait à le tuer. Mais il n'était plus l'esclave de la peur.

J'espère que dans ce Synode, il n'y aura pas de violence ! Mais si nous l'écoutons et si nous nous écoutons les uns les autres, nous finirons par comprendre la voie à suivre. Tel est

---

<sup>2</sup> « Survival in Auschwitz », *The Tablet* 21, January 2006.

<sup>3</sup> Scott WRIGHT, *Oscar Romero and the Communion of Saints*, Orbis, New York, 2009, p. 37.

notre témoignage chrétien dans un monde qui a souvent perdu confiance dans le sens de l'existence humaine. Le Macbeth de Shakespeare affirme que la vie n'est qu'un conte, « raconté par un idiot, plein de bruit et de fureur, ne signifiant rien<sup>4</sup> ». Mais en réfléchissant et en priant ensemble sur les grandes questions auxquelles l'Église et le monde sont confrontés, nous témoignons de notre espérance dans le Seigneur qui donne un sens à chaque vie humaine.

Chaque école chrétienne est un témoignage de notre espérance en « la lumière brille [qui] dans les ténèbres, et [que] les ténèbres n'ont pas arrêtée » (Jn 1, 5). À Bagdad, les Dominicains ont fondé une académie dont la devise est : « Ici, aucune question n'est interdite ». Au milieu d'une zone de guerre, une école témoigne de notre espoir que le non-sens de la violence n'aura pas le dernier mot. Homs, en Syrie, est une ville largement détruite par une violence insensée. Mais au milieu des ruines, nous avons découvert une école catholique. C'est là que le jésuite néerlandais Franz van der Lugt a refusé de partir malgré les menaces de mort qui pesaient sur lui. Il a été abattu, assis dans le jardin. Mais nous avons trouvé un vieux jésuite égyptien qui continuait à enseigner. Il formait une autre génération d'enfants pour qu'ils continuent à essayer de donner un sens à leur vie. Voilà à quoi ressemble l'espoir.

Ainsi, mes frères et sœurs, nous pouvons être divisés par des espoirs différents. Mais si nous écoutons le Seigneur et si nous nous écoutons les uns les autres, en cherchant à comprendre sa volonté pour l'Église et le monde, nous serons unis dans une espérance qui transcende nos désaccords, et nous serons touchés par celui que saint Augustin appelait cette « beauté si ancienne et si nouvelle... Je t'ai goûté et maintenant j'ai faim et soif de toi ; tu m'as touché, et j'ai brûlé pour ta paix<sup>5</sup> ». Dans la prochaine session, nous examinerons une autre façon dont nous pouvons être divisés, par notre compréhension du type de foyer qu'est l'Église.

---

<sup>4</sup> *Macbeth*, acte 5, scène 5.

<sup>5</sup> *Confessions*, VII, 27, lecture du bréviaire pour sa fête.

## Chez soi en Dieu et Dieu chez lui en nous

Nous venons à ce Synode avec des espoirs contradictoires. Mais cela ne doit pas être un obstacle insurmontable. Nous sommes unis dans l'espérance de l'Eucharistie, une espérance qui embrasse et transcende tout ce à quoi nous aspirons.

Mais il y a une autre source de tension. Nos conceptions de l'Église, en tant que foyer, s'opposent parfois. Toute créature vivante a besoin d'un foyer pour s'épanouir. Les poissons ont besoin d'eau et les oiseaux de nids. Sans « chez soi », nous ne pouvons pas vivre. Les différentes cultures ont des conceptions différentes de la maison. L'*Instrumentum Laboris* nous apprend que « l'Asie a proposé l'image de la personne qui se déchausse pour franchir le seuil, comme signe de l'humilité avec laquelle nous nous préparons à rencontrer Dieu et notre prochain. L'Océanie a proposé l'image de la barque et l'Afrique celle de l'Église comme famille de Dieu, capable d'offrir l'appartenance et l'accueil à tous ses membres dans leur diversité » (B 1.2). Mais toutes ces images montrent que nous avons besoin d'un endroit où nous sommes à la fois acceptés et stimulés. À la maison, nous sommes accueillis tels que nous sommes et invités à être davantage. Le foyer est l'endroit où nous sommes connus, aimés et en sécurité, mais où nous sommes mis au défi de nous embarquer dans l'aventure de la foi.

Nous devons renouveler l'Église, notre maison commune, si nous voulons parler à un monde qui souffre d'une « crise du sans-domicile -fixe ». Nous sommes en train de consommer notre petite maison planétaire. Plus de 350 millions de migrants se déplacent, fuyant la guerre et la violence. Des milliers de personnes meurent en traversant les mers pour tenter de trouver un foyer. Aucun d'entre nous ne peut être entièrement chez lui, si eux ne le sont pas. Même dans les pays riches, des millions de personnes dorment dans la rue. Les jeunes n'ont souvent pas les moyens de se loger. Partout, il y a un terrible phénomène de « sans-abrisme » spirituel. L'individualisme exacerbé, l'éclatement de la famille, les inégalités toujours plus grandes font que nous sommes frappés par un tsunami de solitude. Les suicides augmentent parce que, sans maison physique et spirituelle, on ne peut pas vivre. Aimer, c'est se rapprocher de quelqu'un.

Qu'est-ce que cette scène de la Transfiguration nous apprend sur notre foyer, à la fois dans l'Église et dans notre monde en déshérence ? Jésus invite son cercle d'amis le plus proche à venir à l'écart avec lui et à profiter de ce moment d'intimité. Eux aussi seront avec lui dans le jardin de Gethsémani. Ils sont le cercle restreint de ceux avec qui Jésus se sent le plus à l'aise. Sur la montagne, il leur offre une vision de sa gloire. Pierre veut s'accrocher à ce moment. « Rabbi, il est bon que nous soyons ici ; faisons trois demeures, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie ». Il vient d'arriver et veut faire durer ce moment d'intimité.

Alors ils entendent la voix du Père. « Écoutez-le ! » Ils doivent descendre de la montagne et marcher jusqu'à Jérusalem, sans savoir ce qui les attend. Ils seront dispersés et envoyés aux extrémités de la terre pour être les témoins de notre ultime demeure, le Royaume. Nous voyons donc ici deux conceptions de la maison : le cercle restreint qui est chez lui avec Jésus sur la montagne et la convocation dans notre maison ultime, le Royaume auquel tous appartiendront.

Des conceptions similaires de l'Église en tant que foyer nous déchirent aujourd'hui. Pour certains, elle se définit par ses anciennes traditions et dévotions, ses structures et son langage hérités, l'Église avec laquelle nous avons grandi et que nous aimons. Elle nous donne une

---

\* Texte original en anglais et vidéo :

<https://www.vaticannews.va/en/church/news/2023-10/retreat-day-1-radcliffe-meditation-2.html>



identité chrétienne claire. Pour d'autres, l'Église actuelle ne semble pas être un foyer sûr. Elle est perçue comme exclusive, marginalisant de nombreuses personnes : les femmes, les divorcés et les remariés. Pour certains, elle est trop occidentale, trop eurocentrée. L'*Instrimentum Laboris* mentionne également les homosexuels et les personnes vivant dans des mariages polygames. Ils aspirent à une Église renouvelée dans laquelle ils se sentiront pleinement chez eux, reconnus, accueillis et en sécurité.

Pour certains, l'idée d'un accueil universel, dans lequel chacun serait accepté indépendamment de ce qu'il est, est ressentie comme destructrice de l'identité de l'Église. Comme dans une chanson anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle (« Si tout le monde est quelqu'un, alors personne n'est personne<sup>1</sup> »), ils pensent que l'identité exige des frontières. Mais pour d'autres, l'ouverture est au cœur même de l'identité de l'Église. Le pape François a déclaré : « L'Église est appelée à être toujours la maison ouverte du Père. Un des signes concrets de cette ouverture est d'avoir partout des églises avec les portes ouvertes... où il y a de la place pour chacun avec sa vie difficile.<sup>2</sup> », et à aller vers ceux qui ressentent le besoin de reprendre le chemin de la foi.

Cette tension a toujours été au cœur de notre foi, depuis qu'Abraham a quitté Ur en Chaldée. L'Ancien Testament contient deux réalités en perpétuelle tension : l'idée d'élection, le peuple élu de Dieu, le peuple avec lequel Dieu demeure (une identité à laquelle on tient) ; et l'universalisme, l'ouverture à toutes les nations (une identité qui reste à découvrir).

L'identité chrétienne est à la fois connue et inconnue, donnée et à rechercher. Saint Jean dit : « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous le savons : quand cela sera manifesté, nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3, 2). Nous savons qui nous sommes et pourtant nous ne savons pas qui nous serons.

Pour certains d'entre nous, l'identité chrétienne nous est donnée par-dessus tout : l'Église que nous connaissons et aimons. Pour d'autres, l'identité chrétienne est toujours provisoire, elle s'étend devant nous alors que nous cheminons vers le Royaume dans lequel tous les murs tomberont. Les deux sont nécessaires ! Si nous insistons uniquement sur le fait que notre identité est donnée – c'est ce que signifie être catholique – nous risquons de devenir une secte. Si nous nous contentons de mettre l'accent sur l'aventure vers une identité à découvrir, nous risquons de devenir un vague mouvement fondé par Jésus. Mais, en étant à la fois l'un et l'autre, l'Église est un signe et un sacrement de l'unité de toute l'humanité dans le Christ (LG 1). Nous demeurons maintenant sur la montagne et nous goûtons la gloire. Mais nous marchons aussi vers Jérusalem, dans ce premier synode de l'Église.

Comment vivre cette tension nécessaire ? Toute la théologie naît de la tension qui fait plier l'arc pour décocher la flèche. Cette tension est au cœur de l'évangile de saint Jean. Dieu fait sa demeure en nous : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure » (Jn 14, 23). Mais Jésus nous promet aussi notre foyer en Dieu : « Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; sinon, vous aurais-je dit : "Je pars vous préparer une place" ? » (Jn 14, 2).

Lorsque nous considérons l'Église comme une maison, certains d'entre nous pensent d'abord à Dieu qui vient chez nous, et d'autres à nous qui allons chez nous en Dieu. Les deux sont vrais. Nous devons élargir la tente de notre hospitalité à ceux qui pensent différemment. Nous chérissons le cercle intime présent sur la montagne, mais nous descendons et marchons vers Jérusalem, vagabonds et sans-abri. « Écoutez-le ».

Ainsi, tout d'abord, Dieu s'installe chez nous. Le Verbe s'est fait chair dans un Juif palestinien du premier siècle, élevé dans les coutumes et les traditions de son peuple. Le Verbe se fait chair dans chacune de nos cultures. Dans les peintures italiennes de l'Annonciation, nous voyons de belles maisons de marbre dont les fenêtres s'ouvrent sur des oliviers et des jardins

<sup>1</sup> W. S. GILBERT, *The Gondoliers*, 1889.

<sup>2</sup> *Evangelii Gaudium* 47.

plantés de roses et de lys. Les peintres hollandais et flamands montrent Marie près d'un four chaud, bien enveloppée pour se protéger du froid. Quelle que soit votre maison, Dieu vient y habiter. Pendant trente années silencieuses, Dieu a habité à Nazareth : un trou perdu sans importance. Nathanaël s'exclame avec dégoût : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » (Jn 1, 46). Philippe lui répond simplement : « Viens et vois ».

Toutes nos maisons sont des « Nazareth », où Dieu habite. Saint Charles de Foucauld a dit : « Que Nazareth soit votre modèle, dans toute sa simplicité et son ampleur... La vie de Nazareth peut être vécue n'importe où. Vivez-le là où c'est le plus utile pour votre prochain<sup>3</sup>. » Où que nous soyons et quoi que nous ayons fait, Dieu vient s'y installer : « Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi. » (Ap 3, 20).

Nous chérissons donc les lieux où nous avons rencontré l'Emmanuel. « Dieu avec nous ». Nous aimons les liturgies dans lesquelles nous avons entrevu la beauté divine, les églises de notre enfance, les dévotions populaires. J'aime la grande abbaye bénédictine de mon école où j'ai senti pour la première fois s'ouvrir les portes du ciel. Chacun de nous a son propre Mont Thabor, sur lequel il a entrevu la gloire. Nous en avons besoin. C'est pourquoi, lorsque les liturgies sont modifiées, ou les églises démolies, les gens éprouvent une grande douleur, comme si leur maison dans l'Église était en train d'être détruite. Comme Pierre, nous souhaiterions rester.

Chaque Église locale est une maison pour Dieu. Notre mère Marie est apparue en Angleterre à Walsingham, le grand sanctuaire médiéval, à Lourdes, à Guadalupe au Mexique, à Czestochowa en Pologne, à La Vang au Viêt Nam et à Donglu en Chine. Il n'y a pas de concurrence mariale. En Angleterre, nous disons : « La bonne nouvelle, c'est que Dieu vous aime. La mauvaise nouvelle, c'est qu'il aime aussi tous les autres ». Saint Augustin a dit : « Dieu aime chacun d'entre nous comme s'il n'y en avait qu'un<sup>4</sup> ». Dans la basilique Notre-Dame d'Afrique, à Alger, il est inscrit : « Priez pour nous et pour les musulmans ».

Souvent, les prêtres ont du mal à s'engager sur la voie synodale. Nous, membres du clergé, nous occupons des lieux de culte et y célébrons leurs liturgies. Les prêtres ont besoin d'un fort sentiment d'identité, d'un esprit de corps. Mais alors, qui serons-nous dans cette Église libérée du cléricisme ? Comment le clergé peut-il adopter une identité qui ne soit pas cléricale ? C'est un grand défi pour être une Église renouvelée. Acceptons sans crainte cette nouvelle compréhension fraternelle du sacerdoce ministériel ! Peut-être pourrons-nous découvrir que cette perte d'identité est en réalité une partie inhérente de notre identité sacerdotale. C'est une vocation à être attiré au-delà de toutes les identités, parce que « ce que nous sommes doit encore être révélé » (1 Jn 3, 2).

Dieu fait maintenant sa demeure dans des lieux que le monde méprise. Notre frère dominicain Frei Betto décrit comment Dieu s'est installé dans une prison au Brésil. Certains Dominicains furent emprisonnés pour leur opposition à la dictature (1964-1985). Betto écrit :

Le jour de Noël, la fête du retour de Dieu, la joie est écrasante. La nuit de Noël en prison... Maintenant, toute la prison chante, comme si notre seul chant, heureux et libre, devait retentir dans le monde entier. Les femmes chantent dans leur section, et nous applaudissons... Tout le monde ici sait que c'est Noël, que quelqu'un est en train de renaître. Et par notre chant, nous témoignons que nous aussi, nous renaissions pour lutter pour un monde sans larmes, sans haine, sans oppression. C'est quelque chose de voir ces jeunes visages pressés contre les barreaux et chantant leur amour. Inoubliable. Ce n'est un spectacle ni pour nos juges, ni pour le procureur, ni pour les policiers qui nous ont arrêtés. La beauté de cette nuit leur serait insupportable. Les tortionnaires ont peur d'un sourire, même d'un sourire faible.

<sup>3</sup> Cathy WRIGHT, *St Charles de Foucauld: His Life and Spirituality*, p. 111.

<sup>4</sup> *Confessions*, Livre III.

Nous entrevoyons donc la beauté du Seigneur dans notre propre Mont-Thabor, où, comme Pierre, nous voulons planter nos tentes. C'est bien ! Mais « écoutez-le » ! Profitons de ce moment, puis redescendons de la montagne et marchons jusqu'à Jérusalem. Nous devons en quelque sorte devenir des sans-abri. Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer sa tête (Lc 9, 58). Ils marchent jusqu'à Jérusalem, la ville sainte où réside le nom de Dieu. Mais là, Jésus meurt en dehors des murs de la ville pour le bien de tous ceux qui vivent en dehors des murs, comme Dieu s'est révélé à son peuple dans le désert, en dehors du camp. James Alison a écrit : « Dieu est au milieu de nous comme quelqu'un qui a été exclu<sup>5</sup> ». « C'est pourquoi Jésus, lui aussi, voulant sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert sa Passion à l'extérieur des portes de la ville. Eh bien ! pour aller à sa rencontre, sortons en dehors de l'enceinte, en supportant l'injure qu'il a subie » (He 13, 12-13).

L'archevêque Carlos Aspiroz da Costa écrit à la famille dominicaine lorsqu'il en était le maître : « C'est à l'extérieur du camp, parmi tous ces "autres" relégués à l'extérieur du camp, que nous rencontrons Dieu. L'itinérance exige de sortir de l'institution, des perceptions et des croyances culturellement conditionnées, parce que c'est "hors du camp" que nous rencontrons un Dieu qui ne peut être contrôlé. C'est en sortant du camp que nous rencontrons l'Autre qui est différent et que nous découvrons qui nous sommes et ce que nous devons faire<sup>6</sup>. » C'est en sortant du camp que nous atteignons une maison dans laquelle « il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3, 28).

Dans les années 1980, alors que je réfléchissais à la réponse que l'Église pouvait apporter au problème du sida, j'ai visité un hôpital londonien. Le médecin me dit qu'il y avait un jeune homme qui demandait un prêtre appelé Timothy. Par la providence de Dieu, je réussis à lui donner l'onction peu avant sa mort. Il demanda à être enterré dans la cathédrale de Westminster, le centre du catholicisme en Angleterre. Il était entouré par des gens ordinaires qui venaient à cette messe de semaine, ainsi que de personnes atteintes du sida, d'infirmières, de médecins et d'amis homosexuels. Celui qui avait été en marge, à cause de sa maladie, à cause de son orientation sexuelle et surtout parce qu'il était mort, était à présent au centre. Il était entouré de ceux pour qui l'Église était une maison et de ceux qui, normalement, n'entreraient jamais dans une église.

Nos vies sont nourries par des traditions et des dévotions qui nous sont chères. Si elles disparaissent, nous en serions affligés. Mais nous devons aussi nous souvenir de tous ceux qui ne se sentent pas encore chez eux dans l'Église : les femmes qui ne se sentent pas reconnues dans un patriarcat de vieux hommes blancs comme moi ! Les personnes qui estiment que l'Église est trop occidentale, trop latine, trop coloniale. Nous devons cheminer vers une Église dans laquelle ils ne sont plus en marge, mais au centre.

Lorsque Thomas Merton devint catholique, il découvrit « Dieu, ce centre qui est partout et dont la circonférence n'est nulle part, ce Dieu qui me trouve ». Renouveler l'Église, c'est donc comme faire du pain. On ramène les bords de la pâte vers le centre, et on étale le centre dans les marges, en remplissant le tout d'oxygène. On fait le pain en renversant la distinction entre les bords et le centre ; on fait le pain de Dieu, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, en nous découvrant les uns les autres.

Un dernier mot très court. À maintes reprises au cours de la préparation de ce Synode, la question a été posée : « Mais comment pouvons-nous être à l'aise dans l'Église avec l'horrible scandale des abus sexuels ? » Pour beaucoup, ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Ils ont fait leurs valises et sont partis. J'ai posé cette question lors d'une réunion de chefs

---

<sup>5</sup> *Knowing Jesus* p. 71.

<sup>6</sup> *Letter to the Order on Itinerancy*

d'établissement catholiques en Australie, où l'Église est horriblement défigurée par ce scandale. Comment ont-ils pu rester ? Comment pouvaient-ils être encore chez eux ?

L'un d'eux a cité Carlo Carretto (1910 - 1988), petit frère de Charles de Foucauld. Ce que dit Carretto résume l'ambiguïté de l'Église ; elle est déjà ma maison tout en n'étant pas encore ma maison, en révélant et en cachant Dieu :

Comme je dois te critiquer, mon Église, et pourtant comme je t'aime ! Tu m'as fait souffrir plus que quiconque, et pourtant je te dois plus qu'à n'importe qui. Je voudrais te voir détruite, et pourtant j'ai besoin de ta présence. Tu m'as donné beaucoup de scandales, et pourtant toi seul m'as fait comprendre ta sainteté... Je n'ai cessé d'avoir envie de te claquer au nez la porte de mon âme et pourtant, chaque soir, j'ai prié pour mourir dans tes bras sûrs ! Non, je ne peux pas me libérer de toi, car je ne fais qu'un avec toi, même si ce n'est pas tout à fait toi. Et puis, où irais-je ? Construire une autre Église ? Mais je ne pourrais pas en construire une sans les mêmes défauts, car ce sont mes défauts.

À la fin de l'évangile de Matthieu, Jésus dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des temps ». Si le Seigneur reste, comment pourrions-nous partir ? Dieu s'est installé en nous, avec toutes nos limites scandaleuses, pour toujours. Dieu reste dans notre Église, même avec toute la corruption et les abus. Nous devons donc rester. Mais Dieu est avec nous pour nous conduire vers les grands espaces du Royaume. Nous avons besoin de l'Église, notre foyer actuel avec toutes ses faiblesses, mais aussi pour respirer l'oxygène rempli d'Esprit de notre futur foyer sans frontières.

## Amitié

La nuit précédant sa mort, Jésus pria son Père : « Qu'ils soient un comme nous sommes un » (Jn 17, 11). Mais dès le début, dans presque tous les textes du Nouveau Testament, nous voyons les disciples divisés, se querellant, s'excommuniant les uns les autres. Nous sommes réunis dans ce Synode parce que nous sommes nous aussi divisés et que nous espérons et prions pour avoir l'unité du cœur et de l'esprit. Tel devrait être notre précieux témoignage dans un monde déchiré par les conflits et les inégalités. Le Corps du Christ devrait incarner cette paix que Jésus a promise et à laquelle le monde aspire.

Hier, j'ai examiné deux sources de division : nos espérances contradictoires et les différentes visions de l'Église en tant que foyer. Mais ces tensions ne doivent pas nous déchirer ; nous sommes porteurs d'une espérance au-delà de toute espérance et de la grande maison du Royaume dans lequel le Seigneur nous dit qu'il y a « de nombreuses demeures » (Jn 14, 1).

Bien sûr, toutes les espérances et toutes les opinions ne sont pas légitimes. Mais l'orthodoxie est spacieuse alors que l'hérésie est étroite. Le Seigneur conduit ses brebis hors du petit enclos de la bergerie, dans les vastes pâturages de notre foi. Le jour de Pâques, il les fera sortir de la petite salle verrouillée pour les conduire dans l'immensité illimitée de Dieu, dans « l'abondance de Dieu<sup>1</sup> ».

Écoutons donc le Seigneur ensemble. Mais comment ? Un évêque allemand s'est inquiété du « ton mordant » des discussions synodales. Il a déclaré qu'elles ressemblaient davantage à un échange rhétorique verbal de coups qu'à un débat ordonné<sup>2</sup>. Bien sûr, des débats rationnels et ordonnés sont nécessaires. En tant que dominicain, je ne pourrais jamais nier l'importance de la raison ! Mais il nous faut aller plus loin si nous voulons aller au-delà de nos différences. Les brebis font confiance à la voix du Seigneur parce qu'elle est celle d'un ami. Ce Synode sera fructueux s'il nous conduit à une amitié plus profonde avec le Seigneur et les uns avec les autres.

La nuit précédant sa mort, Jésus s'adressa aux disciples qui étaient sur le point de le trahir, de le renier et de l'abandonner, en disant : « Je vous appelle mes amis » (Jn 15, 15). L'amitié bienfaisante de Dieu nous étreint et nous ouvre les portes des prisons que nous nous sommes créées. » Le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis « (DV 2). Il a ouvert la voie à la relation d'amitié éternelle de la Trinité. Cette amitié a été offerte à ses disciples, aux collecteurs d'impôts et aux prostituées, aux avocats et aux étrangers. C'était le premier avant-goût du Royaume.

Tant l'Ancien Testament que la Grèce antique et la Rome classiques considéraient que de telles amitiés étaient impossibles. L'amitié n'existait qu'entre les personnes bonnes. L'amitié avec les méchants était considérée comme impossible. Ainsi que le dit le Psaume 25 : « Je ne m'assieds pas chez l'impoteur, je n'entre pas chez l'hypocrite » (v. 4). Les méchants ne vivent pas d'amitié puisqu'ils ne collaborent qu'à de mauvaises actions. Mais notre Dieu a toujours

---

\* Texte original en anglais et vidéo :

<https://www.vaticannews.va/en/church/news/2023-10/synod-retreat-meditation-friendship.html>

<sup>1</sup> L'utilisation la plus ancienne a été trouvée chez Thomas Bacon (1512-1567).

<sup>2</sup> *The Tablet*, Christa Pongratz-Lippitt, 20 mars 2023.

été enclin à des amitiés choquantes. Il a aimé Jacob le tricheur, David le meurtrier adultère, et Salomon l'idolâtre.

De plus, l'amitié n'était envisagée comme possible qu'entre égaux. Mais la grâce nous élève dans l'amitié divine. Thomas d'Aquin dit *solus Deus deificat*, « seul Dieu peut nous rendre semblables à des dieux. « Aujourd'hui, nous fêtons les saints anges gardiens, qui sont les signes de l'amitié unique que Dieu a pour chacun d'entre nous. Le Saint-Père a déclaré à l'occasion de cette fête : « Personne ne voyage seul et personne ne devrait penser qu'il est seul<sup>3</sup> ». Au cours de notre voyage, nous sommes tous embrassés par l'amitié divine.

Prêcher l'Évangile n'est jamais une simple communication d'informations. C'est un acte d'amitié. Il y a cent ans, le dominicain Vincent McNabb disait : « Aimez ceux à qui vous prêchez. Si ce n'est pas le cas, ne prêchez pas. Prêchez-vous à vous-même ». On disait de saint Dominique qu'il était aimé de tous parce qu'il aimait tout le monde. Sainte Catherine de Sienne était entourée d'un cercle d'amis : hommes et femmes, laïcs et religieux. On les appelait les *Caterinati*, les « gens de Catherine ». Saint Martin de Porres est souvent représenté avec un chat, un chien et une souris mangeant dans le même plat. C'est une belle image de la vie religieuse !

Dans l'Ancien Testament, les amitiés entre hommes et femmes n'étaient pas faciles. Le Royaume a fait irruption avec Jésus, entouré de ses amis, hommes et femmes. Aujourd'hui encore, de nombreuses personnes doutent de la possibilité d'une amitié innocente entre hommes et femmes. Les hommes craignent d'être accusés, les femmes craignent la violence masculine, les jeunes craignent les abus. Nous devrions incarner la large amitié de Dieu.

C'est pourquoi nous prêchons l'Évangile par des amitiés qui dépassent les frontières. Dieu a franchi la division entre le Créateur et la créature. Quelles amitiés impossibles pouvons-nous nouer ? Lorsque le bienheureux Pierre Claverie fut ordonné évêque d'Oran, en Algérie en 1981, il dit à ses amis musulmans : « C'est aussi à vous que je dois d'être ce que je suis aujourd'hui. Avec vous, en apprenant l'arabe, j'ai surtout appris à parler et à comprendre le langage du cœur, le langage de l'amitié fraternelle, où les races et les religions communient les unes avec les autres... Car je crois que cette amitié vient de Dieu et mène à Dieu<sup>4</sup> ».

C'est à cause de cette amitié qu'il fut assassiné par des terroristes, avec un jeune ami musulman, Mohamed Bouckichi. Après sa béatification, une pièce de théâtre sur leur amitié fut jouée, *Pierre et Mohamed*. La mère de Mohamed assista à la pièce sur la mort de son fils et a embrassé l'acteur qui l'incarnait.

La bonne nouvelle que les jeunes attendent de nous, c'est que Dieu leur tend la main par amitié. Voici les amitiés qu'ils désirent et qu'ils recherchent sur Instagram et TikTok. Quand j'étais adolescent, des prêtres catholiques se sont liés d'amitié avec moi. Avec eux, j'ai découvert la joie de la foi. Hélas, la crise des abus sexuels a rendu ces amitiés suspectes. Plus qu'un péché sexuel, c'est un péché contre l'amitié. Le cercle le plus profond de l'Enfer de Dante est réservé à ceux qui trahissent l'amitié.

Les amitiés que nous créons doivent donc être le fondement de tout ce que nous ferons au cours de ce synode. Cela n'a pas l'air de grand-chose. Cela ne fera pas les gros titres des médias. Ils ont fait tout ce chemin jusqu'à Rome pour nouer des amitiés ! Quel gâchis ! Mais c'est par l'amitié que nous passerons du « je » au « nous » (*Instrumentum Laboris* A. 1. 25). Sans elle, nous n'arriverons à rien. Lorsque l'archevêque anglican de Canterbury, Robert Runcie, a rencontré saint Jean-Paul II, il a été déçu de constater qu'aucun progrès vers l'unité ne semblait avoir été réalisé. Mais le pape lui a dit d'être confiant : « La collégialité affective précède la collégialité effective ».

L'*Instrumentum Laboris* fait référence à la solitude de nombreux prêtres et à leur besoin d'attention, d'amitié et de soutien. (B. 2.4, b). Le cœur de la vocation du prêtre est l'art de

<sup>3</sup> Homélie pour la fête des anges gardiens, 2014.

<sup>4</sup> Cardinal MURPHY O'CONNOR, *A Life Poured Out*, p. VIII.

l'amitié. Il s'agit de l'amitié éternelle, à l'égale de notre Dieu Trinité. Alors, tout le poison du cléricisme disparaîtra. La vocation de parent peut elle aussi être solitaire et nécessiter des amitiés soutenues.

L'amitié est une tâche créative. En anglais, nous disons que nous *tombons* amoureux, mais que nous nous *faisons* des amis. Après la parabole du bon Samaritain, Jésus demande au docteur de la Loi : « Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » (Lc 10, 36). Ailleurs, il dit aux disciples qu'ils doivent se faire des amis par l'usage de l'argent malhonnête (Lc 16, 9). Au sein du Synode, nous avons la tâche créative de nouer des amitiés improbables, en particulier avec des personnes avec lesquelles nous sommes en désaccord. Si vous pensez que je dis des bêtises, venez donc vous lier d'amitié avec moi !

Cela peut sembler terrible ! Imaginez que je m'appuie sur vous avec la ferme intention de faire de vous un ami. Vous aurez envie de vous enfuir ! Mais le fondement de l'amitié, c'est d'être avec l'autre. C'est le plaisir de la présence de l'autre. Jésus invite son cercle restreint, Pierre, Jacques et Jean, à être avec lui sur la montagne, comme ils le seront dans le jardin de Gethsémani. Après l'Ascension, ils cherchent un remplaçant à Judas, quelqu'un qui était avec le Seigneur et avec eux. Pierre déclare qu'il doit être l'un de ceux « qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le commencement, lors du baptême donné par Jean, jusqu'au jour où il fut enlevé d'auprès de nous. » (Ac 1, 21). Le ciel, c'est être avec le Seigneur. Quatre fois au cours de l'eucharistie, nous entendons les mots : « Le Seigneur soit avec vous ». C'est cela l'amitié divine. Sœur Wendy Becket décrit la prière comme « être sans protection en présence du Seigneur ». Il n'y a rien à dire.

Dans son livre sur l'amitié spirituelle, saint Aelred de Rivaulx, abbé cistercien du XII<sup>e</sup> siècle, écrit : « Nous voici, toi et moi, et j'espère que le Christ fait un tiers avec nous. Personne ne peut nous interrompre maintenant... Alors, viens maintenant, très cher ami, révèle ton cœur et dis ce que tu penses ». Oserons-nous dire ce que nous pensons ?

Dans les chapitres généraux dominicains, bien sûr, nous débattons et prenons des décisions. Mais nous prions aussi, nous mangeons ensemble, nous nous promenons, nous prenons un verre et nous nous recréons. Nous nous donnons les uns aux autres le cadeau le plus précieux : notre temps. Nous construisons une vie commune. C'est alors que naissent des amitiés improbables. Idéalement, nous aurions dû faire cela pendant ces trois semaines de Synode au lieu de partir chacun de son côté à la fin de la journée. Espérons que cela sera possible lors de la prochaine session de ce Synode.

L'amour créatif de Dieu nous donne de l'espace. Herbert McCabe a écrit :

Le pouvoir de Dieu est avant tout le pouvoir de laisser les choses se faire. « Que la lumière soit » – le pouvoir créateur est justement le pouvoir qui, parce qu'il permet aux choses d'être ce qu'elles sont, aux personnes d'être ce qu'elles sont, ne peut pas interférer avec les créatures. Il est évident que la création ne change rien aux choses, elle les laisse être elles-mêmes. La création, c'est simplement et uniquement laisser les choses être, et notre amour en est une faible image<sup>5</sup>.

Souvent, il n'y a pas besoin de mots. Une jeune Algérienne, Yasmina, a laissé une carte près du lieu du martyre de Pierre Claverie. Elle y a écrit : « Ce soir, mon Père, je n'ai pas de mots, mais j'ai des larmes et de l'espoir<sup>6</sup> ».

Si nous sommes ainsi les uns avec les autres, nous nous verrons comme si c'était la première fois ! Alors que Jésus dîne chez Simon le pharisien, une femme, peut-être la prostituée locale, entre et, en pleurant, lui lave les pieds avec ses larmes. Simon est choqué. Jésus ne voit-il pas qui elle est ? Mais Jésus répond : « Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et

<sup>5</sup> *God Matters*, Darton, Longman and Todd, Londres, 1987, p. 108.

<sup>6</sup> Paul MURRAY, *Scars : Essays, Poems and Meditations on Affliction*, Bloomsbury 2014, p. 47.

tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux » (Lc 7, 44).

Israël désirait ardemment voir le visage de Dieu. Pendant des siècles, il a chanté : « Que ton visage s'éclaire et nous serons sauvés » (Psaume 80). Mais il était impossible de voir Dieu et de vivre. Israël aspirait à l'insupportable, à la vue du visage de Dieu. En Jésus, ce visage a été révélé. Les bergers ont pu le regarder comme le bébé endormi dans la crèche et vivre. Le visage de Dieu est devenu visible, mais c'est Dieu qui est mort, les yeux fermés sur une croix.

Dans la deuxième prière eucharistique, nous prions pour que les morts soient accueillis dans la lumière du visage de Dieu. L'Incarnation est la visibilité de Dieu. Un théologien ancien, peut-être saint Augustin, imagine un dialogue entre le bon larron mort et Jésus. Il dit : « Je n'ai jamais spécialement étudié les Écritures. J'étais un voleur à plein temps. Mais, à un certain moment de ma douleur et de mon isolement, j'ai trouvé Jésus qui me regardait et, dans son regard, j'ai tout compris<sup>7</sup> ».

En ces temps qui séparent la première et la seconde venue du Christ, nous devons être ce visage les uns pour les autres. Nous voyons ceux qui sont invisibles et nous sourions à ceux qui ont honte. Un dominicain américain, Brian Pierce, a visité une exposition de photos d'enfants des rues à Lima, au Pérou. Sous la photo d'un jeune, on pouvait lire la légende suivante : « *Saben que existo pero no me ven* » (Ils savent que j'existe, mais ils ne me voient pas). Ils savent que j'existe en tant que problème, nuisance, statistique, mais ils ne me voient pas !

En Afrique du Sud, on se salue souvent en disant « Sawabona » : « Je te vois ». Des millions de personnes se sentent invisibles. Personne ne les regarde avec reconnaissance. Bien souvent, certaines personnes sont tentées de commettre des actes de violence juste pour que les gens, au moins, les voient ! Regardez, je suis là ! Il vaut mieux être vu comme un ennemi que de ne pas être vu du tout.

Thomas Merton est entré dans la vie religieuse parce qu'il voulait échapper à la méchanceté du monde. Mais quelques années de vie cistercienne lui ont ouvert les yeux sur la beauté et la bonté des gens. Un jour, dans la rue, les écailles lui sont tombées des yeux. Il écrivit dans son journal :

Alors, c'est comme si je voyais soudain la beauté secrète de leur cœur, le fond de leur cœur, là où ni le péché, ni le désir, ni la connaissance de soi ne peuvent atteindre, le cœur de leur être, la personne que chacun est aux yeux de Dieu. Si seulement ils pouvaient se voir tels qu'ils sont. Si seulement nous pouvions nous voir ainsi tout le temps. Il n'y aurait plus de guerre, plus de haine, plus de cupidité<sup>8</sup>.

Notre monde a soif d'amitié, mais cette dernière est compromise par des tendances destructrices : la montée du populisme, dans lequel les gens sont liés par des récits simplistes, des slogans faciles, l'aveuglement de la foule. Et il y a aussi un individualisme aigu, qui signifie que tout ce que j'ai, c'est mon histoire. Terry Eagleton écrit : « Les voyages ne sont plus communautaires, mais personnalisés, ils semblent plus faire de l'auto-stop qu'un voyage en autocar. Ils ne sont plus des produits de masse, mais sont pour la plupart fabriqués en solitaire. Le monde a cessé d'être une histoire, ce qui signifie que vous pouvez inventer votre vie au fur et à mesure que vous avancez<sup>9</sup>. » Mais « mon histoire », c'est notre histoire : l'histoire de l'Évangile, qui peut être racontée de manières merveilleusement différentes.

Un dernier point... C. S. Lewis a dit que les amoureux se regardent l'un l'autre, mais que les amis regardent dans la même direction. Ils peuvent être en désaccord l'un avec l'autre, mais au moins ils partagent certaines des mêmes questions. Je cite :

---

<sup>7</sup> Cité par Paul MURRAY, *Scars* p. 143

<sup>8</sup> Cité par Willam H. SHANNON, *Seeds of Peace : Contemplation and non-violence*, New York, 1996, p. 63.

<sup>9</sup> Terry EAGLETON, « What's Your Story? », *London Review of Books*, 16 février 2023

<https://www.lrb.co.uk/the-paper/v45/n04/terry-eagleton/what-s-your-story>



## Amitié

« Vous intéressez-vous à la même vérité ? » Celui qui est d'accord avec nous pour dire qu'une question, peu considérée par les autres, est d'une grande importance peut être notre ami. Il n'a pas besoin d'être d'accord avec nous sur la réponse.

La chose la plus courageuse que nous puissions faire dans ce Synode, c'est de dire la vérité sur nos doutes et nos questions les uns avec les autres, les questions auxquelles nous n'avons pas de réponses claires. Nous nous rapprocherons alors les uns des autres comme des compagnons de recherche, des mendiants de la vérité. Dans le *Don Quichotte* de Graham Greene, un prêtre catholique espagnol et un maire communiste passent des vacances ensemble. Un jour, ils osent partager leurs doutes. Le prêtre déclare : « Il est étrange de constater que le fait de partager un sentiment de doute peut rapprocher les hommes, peut-être même plus que le fait de partager une foi. Le croyant se battra contre un autre croyant pour une once de différence ; le sceptique ne se bat qu'avec lui-même<sup>10</sup> ».

Le pape François a déclaré dans son dialogue avec le rabbin Skorka :

Les grands responsables du peuple de Dieu étaient des personnes qui laissaient de la place au doute... Celui qui veut être un *leader* du peuple de Dieu doit donner à Dieu son espace ; par conséquent, se rétrécir, se replier sur soi-même avec le doute, les expériences intérieures d'obscurité, de ne pas savoir quoi faire ; tout cela, en fin de compte, est très purifiant. Le mauvais chef est celui qui est sûr de lui et têtue. L'une des caractéristiques d'un mauvais *leader* est d'être excessivement exigeant en raison de son assurance<sup>11</sup>.

S'il n'y a pas de souci commun de la vérité, quelle est alors la base de l'amitié ? L'amitié est difficile dans notre société, en partie parce que la société a perdu confiance en la vérité ou s'accroche à des vérités fondamentalistes étroites qui ne peuvent être discutées. Soljenitsyne a dit qu'« une seule parole de vérité l'emporte sur le monde entier<sup>12</sup>. » Un de mes frères qui voyageait dans un bus a entendu deux femmes s'asseoir devant lui. L'une se plaignait des souffrances qu'elle devait endurer. L'autre lui dit : « Ma chère, il faut être philosophe ». « Que veut dire "être philosophe" ? » « Cela veut dire qu'il ne faut pas y penser. »

L'amitié s'épanouit lorsque nous osons partager nos doutes et chercher la vérité ensemble. Quel est l'intérêt de parler à des gens qui savent déjà tout ou qui sont entièrement d'accord ? Mais comment faire ? C'est le thème de la prochaine conférence.

---

<sup>10</sup> *Monsignor Quixote*, New York: Penguin Classics, 2008 (1982), p. 41.

<sup>11</sup> Jorge Mario BERGOGLIO and Abraham SKORKA. *On Heaven and Earth*. New York, Image [2010] 2013, p. 52, cité dans Marc BOSCO, *Colouring Catholicism: Greene in the Age of Pope Francis*.

<sup>12</sup> Discours du prix Nobel 1970 "One Word of Truth".

## Conversation sur le chemin d'Emmaüs

Nous sommes appelés à marcher sur le chemin synodal dans l'amitié. Sinon, nous n'arriverons à rien. L'amitié, avec Dieu et entre nous, s'enracine dans la joie d'être ensemble, mais nous avons besoin de mots. À Césarée de Philippe, la conversation s'est interrompue. Jésus avait appelé Pierre « Satan », l'ennemi. Sur la montagne, il ne sait toujours pas quoi dire, mais ils commencent à l'écouter et la conversation peut reprendre alors qu'ils se dirigent vers Jérusalem.

En chemin, les disciples se disputent, comprennent mal Jésus et finissent par l'abandonner. Le silence revient. Mais le Seigneur ressuscité apparaît et leur donne des paroles de guérison à s'adresser les uns aux autres. Nous aussi, nous avons besoin de paroles de guérison qui franchissent les frontières qui nous divisent : les frontières idéologiques de la gauche et de la droite, les frontières culturelles qui séparent un continent d'un autre, les tensions qui divisent parfois les hommes et les femmes. Les mots partagés sont l'élément vital de notre Église. Nous devons les retrouver pour le bien de notre monde où la violence est alimentée par l'incapacité de l'humanité à écouter. La conversation mène à la conversion.

Comment les conversations doivent-elles commencer ? Dans la Genèse, après la chute, il y a un silence terrible. La communion silencieuse de l'Eden est devenue le silence de la honte. Adam et Ève se cachent. Comment Dieu peut-il franchir ce gouffre ? Dieu attend patiemment qu'ils se soient vêtus pour cacher leur embarras. Ils sont alors prêts pour la première conversation de la Bible. Le silence est rompu par une simple question : « Où es-tu ? ». Il ne s'agit pas d'une demande d'information. C'est une invitation à sortir de la lumière et à se tenir visiblement devant la face de Dieu.

C'est peut-être la première question par laquelle nous devrions rompre les silences qui nous séparent. Non pas : « Pourquoi avez-vous ces opinions ridicules sur la liturgie ? » ou « Pourquoi êtes-vous un hérétique ou un dinosaure patriarcal ? » ou « Pourquoi restez-vous sourd à mes propos ? », mais « Où êtes-vous ? ». « Qu'est-ce qui te préoccupe ? ». Voilà qui je suis. Dieu invite Adam et Ève à sortir de leur cachette et à être vus. Si nous sortons nous aussi à la lumière et si nous nous laissons voir tels que nous sommes, alors nous trouverons des mots les uns pour les autres. Lors de la préparation de ce Synode, ce sont souvent les membres du clergé qui ont été les plus réticents à sortir de la lumière et à partager leurs inquiétudes et leurs doutes. Peut-être avons-nous peur d'être vus nus. Comment pouvons-nous nous encourager mutuellement à ne pas craindre la nudité ?

Après la résurrection, le silence du tombeau est à nouveau rompu par des questions. Dans l'évangile de Jean : « Pourquoi pleurez-vous ? Dans l'évangile de Luc : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Lorsque les disciples fuient vers Emmaüs, ils sont remplis de colère et de déception. Les femmes affirment avoir vu le Seigneur, mais ce ne sont que des femmes. Comme aujourd'hui parfois, les femmes ne semblaient pas alors compter ! Les disciples fuient la communauté de l'Église, comme tant de gens aujourd'hui. Jésus ne leur barre pas la route et ne les condamne pas. Il leur demande : « De quoi parlez-vous ? » Quels sont les espoirs et les déceptions qui agitent vos cœurs ? Les disciples parlent avec colère. Le grec

---

\* Texte original en anglais et vidéo :

<https://www.vaticannews.va/en/church/news/2023-10/synod-retreat-meditation-conversation-on-the-way-to-emmaus.html>

signifie littéralement : « Quelles sont ces paroles que vous vous lancez les uns aux autres ? » Jésus les invite donc à partager leur colère. Ils avaient espéré que Jésus serait celui qui rachèterait Israël, mais ils se sont trompés. Il a échoué. Il marche donc avec eux et s'ouvre à leur colère et à leur peur.

Notre monde est rempli de colère. Nous parlons aujourd'hui de la politique de la colère. Un livre récent s'intitule « *American Rage* ». Cette colère infecte également notre Église. Une colère justifiée face aux abus sexuels commis sur des enfants. La colère contre la position des femmes dans l'Église. La colère contre ces affreux conservateurs ou ces horribles libéraux. Osons-nous, comme Jésus, nous demander les uns aux autres : « De quoi parlez-vous ? Pourquoi es-tu en colère ? » Osons-nous entendre la réponse ? Parfois, j'en ai assez d'écouter toute cette colère. Je ne supporte plus d'en entendre davantage. Mais je dois écouter, comme Jésus, en marchant vers Emmaüs.

De nombreuses personnes espèrent que leur voix sera entendue au cours de ce Synode. Ils se sentent ignorés et sans voix. Ils ont raison. Mais nous n'aurons une voix que si nous écoutons d'abord. Dieu appelle les gens par leur nom : Abraham, Moïse, Samuel. Ils répondent par le beau mot hébreu *hinnenî*, « Me voici ». Le fondement de notre existence est que Dieu s'adresse à chacun de nous par son nom et que nous l'entendons. Non pas l'idée cartésienne « je pense, donc je suis », mais « j'entends, donc je suis ». Nous sommes ici pour écouter le Seigneur et pour nous écouter les uns les autres. Comme on dit, nous avons deux oreilles mais une seule bouche ! Ce n'est qu'après avoir écouté que l'on peut parler.

Nous n'écoutons pas seulement ce que les gens disent, mais ce qu'ils essaient de dire. Nous écoutons les mots non exprimés, les mots qu'ils cherchent. Un proverbe sicilien dit : « *La miglior parola è quella che non si dice*<sup>1</sup> » ("La meilleure parole est celle qui n'est pas prononcée"). Nous écoutons pour savoir s'ils ont raison, s'ils ont un grain de vérité, même si ce qu'ils disent est faux. Nous écoutons avec espoir et non avec mépris. Nous avons une règle au Conseil général de l'Ordre dominicain. Ce que les frères disaient n'était jamais un non-sens. Cela peut être mal informé, illogique, voire erroné, mais quelque part, dans leurs paroles erronées, se trouve une vérité que j'ai besoin d'entendre. Nous sommes des mendiants à la recherche de la vérité. Les premiers frères disaient de saint Dominique qu'« il comprenait tout dans l'humilité de son intelligence<sup>2</sup> ».

Les ordres religieux ont peut-être quelque chose à apprendre à l'Église sur l'art de la conversation. Saint Benoît nous enseigne la recherche du consensus, saint Dominique l'amour du débat, sainte Catherine de Sienne le plaisir de la conversation, saint Ignace de Loyola l'art du discernement, et saint Philippe Neri, le rôle du rire.

Si nous écoutons vraiment, alors nos réponses toutes faites s'évaporeront. Nous serons réduits au silence et ne saurons plus où donner de la tête, comme Zacharie avant de se mettre à chanter. Si je ne sais pas comment répondre à la douleur ou à la perplexité de ma sœur ou de mon frère, je dois me tourner vers le Seigneur et lui demander les mots. La conversation peut alors commencer.

La conversation nécessite un saut imaginaire dans l'expérience de l'autre personne. Il faut voir avec ses yeux et entendre avec ses oreilles. Nous devons entrer dans sa peau. De quelles expériences ses mots sont-ils issus ? De quelle douleur ou de quel espoir sont-ils porteurs ? Quel est leur parcours ?

La prédication a fait l'objet d'un débat animé au sein d'un chapitre général dominicain sur la nature de la prédication – un sujet toujours brûlant pour les Dominicains ! Le document proposé au chapitre considérait la prédication comme dialogique : nous proclamons notre foi en entrant en conversation. Mais certains capitulaires n'étaient pas du tout d'accord, estimant que cela frôlait le relativisme. Ils ont déclaré : « Nous devons oser prêcher la vérité avec

---

<sup>1</sup> Littéralement : « La meglio parola è chiddra chi nun si dici »

<sup>2</sup> *humili cordis intelligentia*

audace ». Peu à peu, il est devenu évident que les frères qui se querellaient parlaient à partir d'expériences très différentes.

Le document avait été rédigé par un frère basé au Pakistan, où le christianisme se trouve nécessairement en dialogue constant avec l'islam. En Asie, il n'y a pas de prédication sans dialogue. Les frères qui ont réagi fortement contre le document étaient principalement originaires de l'ex-Union soviétique. Pour eux, l'idée d'un dialogue avec ceux qui les ont emprisonnés n'avait pas de sens. Pour dépasser le désaccord, l'argumentation rationnelle est nécessaire mais pas suffisante. Il faut imaginer les raisons pour lesquelles l'autre personne défend son point de vue. Quelle expérience l'a conduit à ce point de vue ? Quelles sont ses blessures ? Quelle est sa joie ?

Cela exigeait d'écouter avec toute son imagination. L'amour est toujours le triomphe de l'imagination, alors que la haine est un échec de l'imagination. La haine est abstraite. L'amour est particulier. Dans le roman de Graham Greene, *La puissance et la gloire*, le héros, un pauvre prêtre chétif, dit : « Quand on voyait les lignes aux coins des yeux, la forme de la bouche, la façon dont les cheveux poussaient, il était impossible de haïr. La haine n'était qu'un échec de l'imagination ».

Nous devons franchir les frontières non seulement de la gauche et de la droite, ou les frontières culturelles, mais aussi les frontières générationnelles. J'ai le privilège de vivre avec de jeunes dominicains dont le parcours de foi est différent du mien. De nombreux religieux et prêtres de ma génération ont grandi dans des familles fortement catholiques. La foi pénétrait profondément notre vie quotidienne. L'aventure du Concile Vatican II a consisté à rejoindre le monde séculier. Des prêtres français sont allés travailler dans des usines. Nous avons enlevé l'habit et nous nous sommes immergés dans le monde. Une sœur en colère, me voyant porter mon habit, s'est exclamée : « Pourquoi portes-tu encore cette vieille chose ? »

Aujourd'hui, de nombreux jeunes – surtout en Occident, mais de plus en plus partout – grandissent dans un monde séculier, agnostique ou même athée. Leur aventure est la découverte de l'Évangile, de l'Église et de la tradition. Ils endossent joyeusement l'habit. Nos parcours sont contraires mais pas contradictoires. Comme Jésus, je dois marcher avec eux, apprendre ce qui fait vibrer leur cœur. De quoi parlez-vous ? Quels films regardez-vous ? Quelle musique aimez-vous ? Nous aurons alors des mots les uns pour les autres.

Je dois imaginer comment ils me voient ! Qui suis-je dans leur regard ? Un jour, je me promenais à vélo dans Saïgon avec une foule de jeunes étudiants dominicains vietnamiens. (C'était bien avant que les touristes ne deviennent monnaie courante). Nous avons tourné au coin de la rue et il y avait un groupe de touristes occidentaux. Ils avaient l'air si gros, si gras et d'une apparence étrangement laide. Des gens vraiment bizarres. J'ai alors réalisé que je ressemblais aussi à cela !

Alors que les disciples marchent vers Emmaüs, ils écoutent cet étranger qui les traite d'idiots et les contredit. Lui aussi est en colère ! Mais ils commencent à se réjouir de ses paroles. Leur cœur brûle en eux. Au cours du Synode, pouvons-nous apprendre le plaisir extatique du désaccord qui mène à la compréhension ? Hugo Rahner, le jeune frère de Karl (et beaucoup plus facile à comprendre !) a écrit un livre sur *l'homo ludens*, l'humanité enjouée<sup>3</sup>. Apprenons à nous parler de manière ludique ! Comme le font Jésus et la Samaritaine au puits dans le chapitre 4 de l'évangile selon saint Jean.

Dans la première lecture d'aujourd'hui, nous entendons qu'à la fin des temps, « les places de la ville seront pleines de petits garçons et de petites filles qui viendront y jouer » (Za 8, 5). L'Évangile nous invite tous à devenir des enfants : « Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux » (Mt 18,

---

<sup>3</sup> *Man at Play or Did you ever practice eutrapelia?* Traduit en anglais par Brian BATTERSHAW and Edward QUINN, Compass Books, London, 1965.

3). Nous nous préparons au Royaume en devenant ludiques, enfantins, mais pas puérils. Dans l'Église, nous sommes parfois affligés par un sérieux ennuyeux et sans joie. Il n'est pas étonnant que les gens s'ennuient !

La nuit du nouveau millénaire, alors que j'attendais en Côte d'Ivoire de prendre un vol pour l'Angola, j'étais assis dans l'obscurité avec nos étudiants dominicains, partageant une bière et parlant facilement de ce qui nous était le plus cher. Nous nous réjouissions du plaisir d'être différents, d'avoir des imaginations différentes. Le plaisir de la différence ! Je craignais de rater l'avion, mais il avait trois jours de retard ! La différence est féconde, génératrice. Chacun de nous est le fruit de la merveilleuse différence entre les hommes et les femmes. Si nous fuyons la différence, nous serons stériles et sans enfants, dans nos foyers et dans notre Église. Encore une fois, nous remercions tous les parents de ce Synode ! Les familles peuvent en apprendre beaucoup à l'Église sur la manière de gérer la différence. Les parents apprennent à tendre la main aux enfants qui font des choix incompréhensibles tout en sachant qu'ils ont toujours une maison.

Si nous pouvons découvrir le plaisir d'imaginer pourquoi nos sœurs et nos frères ont des opinions que nous trouvons bizarres, alors un nouveau printemps commencera dans l'Église. L'Esprit Saint nous donnera le don de parler d'autres langues.

Remarquez que Jésus n'essaie pas de contrôler la conversation. Il demande de quoi ils parlent ; il va là où ils vont, et non pas là où il voudrait aller ; il accepte leur hospitalité. Une véritable conversation ne peut être contrôlée. On s'abandonne à sa direction. Nous ne pouvons pas prévoir où elle nous mènera : à Emmaüs ou à Jérusalem. Où ce Synode conduira-t-il l'Église ? Si nous le savions à l'avance, ce ne serait pas la peine de le faire ! Laissons-nous surprendre !

La vraie conversation est donc risquée. Si nous nous ouvrons aux autres dans une conversation libre, nous serons changés. Chaque amitié profonde fait naître une dimension de ma vie et de mon identité qui n'existait pas auparavant. Je deviens quelqu'un que je n'ai jamais été auparavant. J'ai grandi dans une merveilleuse famille catholique conservatrice. Lorsque je suis devenue dominicain, je me suis lié d'amitié avec des personnes d'origine différente, aux idées politiques totalement différentes ; ce que ma famille a trouvé fort dérangement ! Qui étais-je alors lorsque je suis rentré chez moi pour retrouver ma famille ? Comment ai-je réconcilié la personne que j'étais avec eux et celle que je devenais avec les dominicains ?

Chaque année, je fais la connaissance de dominicains nouvellement entrés dans l'Ordre, avec des convictions et des façons de voir le monde si différentes. Si je m'ouvre à eux en toute amitié, qui deviendrai-je ? Même à mon âge avancé, mon identité doit rester ouverte. Dans le roman de Madeleine Thien sur les immigrants chinois aux États-Unis, *Do Not Say We Have Nothing*, l'un des personnages dit : « N'essayez jamais de n'être qu'une seule chose, un être humain intact. Si tant de gens vous aiment, pouvez-vous honnêtement être une seule chose<sup>4</sup> ? » Si nous nous ouvrons à de multiples amitiés, nous n'aurons pas une identité nette et étroitement définie. Si nous nous ouvrons les uns aux autres dans ce Synode, nous serons tous changés. Ce sera une petite mort et une petite résurrection.

Un maître des novices, dominicain philippin, avait affiché sur sa porte : « Pardonnez-moi. Je suis un travail en chantier ». La cohérence est à venir, dans le Royaume. Alors, le loup et l'agneau en chacun de nous seront en paix l'un avec l'autre. Si nous avons des identités fermées, figées et écrites dans la pierre, nous ne connaissons jamais l'aventure de nouvelles amitiés qui dévoileront de nouvelles dimensions de ce que nous sommes. Nous ne serons pas ouverts à l'amitié spacieuse du Seigneur.

Lorsqu'ils atteignent Emmaüs, la fuite de Jérusalem s'arrête. Jésus semble vouloir aller plus loin mais, avec une glorieuse ironie, invitent le Seigneur du sabbat à se reposer avec eux.

---

<sup>4</sup> Granta, London, 2016, p. 457.

« Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse » (Lc 24, 29). Jésus accepte leur hospitalité comme les trois étrangers de la Genèse ont accepté l'hospitalité d'Abraham (Gn 18). Dieu est notre invité. Nous devons nous aussi avoir l'humilité d'être des invités. Le rapport allemand disait que nous devons quitter « la position confortable de ceux qui donnent l'hospitalité pour nous laisser accueillir dans l'existence de ceux qui sont nos compagnons sur le chemin de l'humanité ».

Marie-Dominique Chenu, le « grand-père » du Concile Vatican II, sortait presque tous les soirs, même à 80 ans. Il sortait pour écouter les responsables syndicaux, les universitaires, les artistes, les familles, et accepter leur hospitalité. Le soir, nous nous retrouvions autour d'une bière et il nous demandait : « Qu'avez-vous appris aujourd'hui ? À quelle table t'es-tu assis ? Quels cadeaux avez-vous reçus ? » L'Église de chaque continent a des dons à offrir à l'Église universelle. Pour ne prendre qu'un exemple, mes frères d'Amérique latine m'ont appris à ouvrir mes oreilles aux paroles des pauvres, en particulier à celles de notre bien-aimé frère Gustavo Gutiérrez. Les entendrons-nous dans nos débats ce mois-ci ? Qu'apprendrons-nous de nos frères et sœurs d'Asie et d'Afrique ?

« Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards » (Lc 24, 30-31). « Leurs yeux s'ouvrirent ». La dernière fois que nous avons entendu cette phrase, c'était lorsqu'Adam et Ève prirent le fruit de l'arbre de vie, que leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils surent qu'ils étaient nus. C'est pourquoi certains commentateurs anciens identifiaient les disciples du chemin à Cléopas et sa femme, un couple marié, un nouvel Adam et une nouvelle Ève. Ils mangent à présent le pain de vie.

Une dernière petite réflexion : lorsque Jésus disparaît de leur vue, ils disent : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » (Lc 24, 32). C'est comme si ce n'était qu'après coup qu'ils prenaient conscience de la joie qu'ils avaient eue en marchant avec le Seigneur. Saint John Henry Newman a dit que ce n'est qu'en regardant notre vie en arrière que nous nous rendons compte que Dieu a toujours été avec nous. Je prie pour que ce soit aussi notre expérience.

Au cours de ce Synode, nous serons comme ces disciples d'Emmaüs. Parfois, nous ne serons pas conscients de la grâce du Seigneur qui agit en nous et nous pourrions même penser que tout cela n'est qu'une perte de temps. Mais je prie Dieu pour qu'ensuite, en regardant en arrière, nous nous rendions compte que Dieu était avec nous tout le temps, et que nos cœurs brûlaient en nous.

## Autorité

Il ne peut y avoir de conversation fructueuse entre nous que si nous reconnaissons que chacun d'entre nous parle avec autorité. Nous sommes tous baptisés dans le Christ : prêtre, prophète et roi. La Commission théologique internationale, dans le document sur le *sensus fidei*, cite saint Jean : « Quant à vous, c'est de celui qui est saint que vous tenez l'onction, et vous avez tous la connaissance. [...] Quant à vous, l'onction que vous avez reçue [du Christ] demeure en vous, et vous n'avez pas besoin d'enseignement. Cette onction vous enseigne toutes choses. » (1 Jn 2, 20.27).

Au cours de la préparation de ce Synode, de nombreux laïcs ont été étonnés de constater qu'on les écoutait pour la première fois. Ils ont douté de leur propre autorité et se sont demandé : « Puis-je vraiment offrir quelque chose ? » (*Instrumentum Laboris* B.2.53). Mais les laïcs ne sont pas les seuls à manquer d'autorité. L'Église entière est affligée par une crise d'autorité. Un archevêque asiatique se plaignait de ne pas avoir d'autorité. Il a déclaré : « Les prêtres sont tous des barons indépendants qui ne tiennent aucun compte de moi ». De nombreux prêtres affirment eux aussi avoir perdu toute autorité. La crise des abus sexuels nous a discrédités.

Le monde entier souffre d'une crise d'autorité. Toutes les institutions ont perdu leur autorité. Les politiciens, la loi, la presse ont tous senti l'autorité s'évaporer. L'autorité semble toujours appartenir à d'autres personnes : soit aux dictateurs qui prennent le pouvoir dans de nombreux endroits, soit aux nouveaux médias, soit aux célébrités et aux influenceurs. Le monde a faim de voix qui parlent avec autorité du sens de nos vies. Des voix dangereuses menacent de combler ce vide. C'est un monde alimenté non pas par l'autorité, mais par des contrats – même dans la famille, l'université et l'Église.

Alors, comment l'Église peut-elle retrouver son autorité et parler à notre monde qui a soif de voix qui sonnent vrai ? Luc nous dit que lorsque Jésus enseignait, « on était frappé par son enseignement, car sa parole était pleine d'autorité » (Luc 4, 32). Il commande aux démons et ils lui obéissent. Même le vent et la mer lui obéissent. Il a même l'autorité de rappeler son ami mort à la vie : « Lazare, viens dehors ! » (Jean 11, 43). Même les derniers mots de l'évangile de Matthieu l'affirment : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ».

Mais, à mi-parcours des évangiles synoptiques, à Césarée de Philippe, il y a une crise massive d'autorité, qui fait que notre crise contemporaine n'a l'air de rien ! Jésus dit à ses amis les plus proches qu'il doit aller à Jérusalem où il souffrira, mourra et ressuscitera. Ils n'acceptent pas sa parole. Alors il les emmène sur la montagne et se transfigure à leurs yeux.

Son autorité se révèle à travers le prisme de sa gloire et le témoignage de Moïse et d'Elie. C'est une autorité qui touche leurs oreilles et leurs yeux, leurs cœurs et leurs esprits : elle touche leur imagination ! Ils l'écoutent enfin !

Pierre est rempli de joie : « Il est bon que nous soyons ici ». Comme l'a dit Teilhard de Chardin, la joie est le signe infallible de la présence de Dieu. C'est la joie dont Sœur Maria Ignazia a parlé ce matin, la joie de Marie. Sans la joie, aucun de nous n'a la moindre autorité. Personne ne croit un chrétien malheureux ! Dans la Transfiguration, cette joie jaillit de trois sources : la beauté, la bonté et la vérité. On pourrait citer d'autres formes d'autorité. Dans

---

\* Texte original en anglais et vidéo :

<https://www.vaticannews.va/en/church/news/2023-10/synod-retreat-meditation-authority.html>

l'*Instrumentum Laboris*, l'autorité des pauvres est soulignée. Il y a aussi l'autorité de la tradition et de la hiérarchie, avec son ministère d'unité.

Ce que je voudrais suggérer ce matin, c'est que l'autorité est multiple et se renforce mutuellement. Il ne doit pas y avoir de concurrence, comme si les laïcs ne pouvaient avoir plus d'autorité que si les évêques en avaient moins, ou comme si les soi-disant conservateurs étaient en concurrence avec les progressistes pour l'autorité. Nous pourrions être tentés d'appeler le feu sur ceux que nous considérons comme opposés à nous, comme les disciples de l'évangile d'aujourd'hui (Luc 9, 51-56). Mais, dans la Trinité, il n'y a pas de rivalité. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne se disputent pas le pouvoir, tout comme il n'y a pas de concurrence entre nos quatre évangiles.

Nous parlerons avec autorité à notre monde perdu si, dans ce Synode, nous transcendons les modes d'existence compétitifs. Le monde reconnaîtra alors la voix du berger qui les appelle à la vie. Regardons cette scène sur la montagne et voyons l'interaction des différentes formes d'autorité.

## BEAUTÉ

Tout d'abord, il y a la beauté ou la gloire. Les deux sont pratiquement synonymes en hébreu. L'évêque Robert Barron a dit quelque part – et pardonnez-moi, Mgr Bob, si je vous cite mal – que la beauté peut atteindre des personnes qui rejettent d'autres formes d'autorité. Une vision morale peut être perçue comme moralisatrice : Comment osez-vous me dire comment vivre ma vie ? L'autorité de la doctrine peut être rejetée comme oppressive. Comment osez-vous me dire ce que je dois penser ? Mais la beauté possède une autorité qui touche à notre liberté intime.

La beauté ouvre notre imagination à la transcendance, à la patrie à laquelle nous aspirons. Le poète jésuite Gerard Manley Hopkins appelle Dieu « le soi de la beauté et le donateur de la beauté<sup>1</sup> » et l'Aquinate dit qu'il révèle la finalité de notre vie, comme la cible que vise l'archer<sup>2</sup>.

Il n'est pas étonnant que Pierre ne sache pas quoi dire. La beauté nous transporte au-delà des mots. On a prétendu que chaque adolescent avait fait l'expérience de la beauté transcendante. S'ils n'ont pas de guides, comme les disciples avaient Moïse et Élie, le moment passe. Lorsque j'étais un garçon de seize ans dans une école bénédictine, j'ai vécu un tel moment dans la grande église abbatiale, et j'avais des moines sages pour m'aider à comprendre.

Mais toute beauté ne parle pas de Dieu. Les dirigeants nazis aimaient la musique classique. Le jour de la fête de la Transfiguration, une bombe atomique a été larguée sur Hiroshima, dans une hideuse parodie de la lumière divine. La beauté peut aussi tromper et séduire. Jésus a dit : « Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis à la chaux : à l'extérieur ils ont une belle apparence, mais l'intérieur est rempli d'ossements et de toutes sortes de choses impures » (Mt 23, 27).

Mais, sur la montagne, la beauté divine brillera à l'extérieur de la ville sainte lorsque la gloire du Seigneur sera révélée sur la croix. C'est dans ce qui semble le plus laid que la beauté de Dieu se révèle avec le plus d'éclat. Il faut aller dans les lieux de souffrance pour entrevoir la beauté de Dieu.

Etty Hillesum, mystique juive attirée par le christianisme, l'a trouvée même dans un camp de concentration nazi : « Je veux être là, au cœur de ce que les gens appellent "l'horreur", et pouvoir encore dire : "La vie est belle"<sup>3</sup> ». Chaque renouveau de l'Église s'est accompagné d'un renouveau esthétique : iconographie orthodoxe, chant grégorien, baroque de la Contre-

---

<sup>1</sup> *The Golden Echo*

<sup>2</sup> *Somme théologique* IIIa, q. 45.

<sup>3</sup> *An Interrupted Life: The Diaries and Letters of Etty Hillesum 1941-43*, Persephone Books, London, 2007, p. 276.



Réforme (ce n'est pas ce que je préfère !). La Réforme était en partie un choc de visions esthétiques. De quel renouveau esthétique avons-nous besoin aujourd'hui pour entrevoir la transcendance, en particulier dans les lieux de désolation et de souffrance ? Comment pouvons-nous révéler la beauté de la croix ?

Lorsque les dominicains sont arrivés au Guatemala au XVI<sup>e</sup> siècle, la beauté leur a ouvert la voie pour partager l'Évangile avec les indigènes. Ils ont refusé la protection des conquistadors espagnols. Les frères ont enseigné aux marchands autochtones locaux des chants chrétiens, qu'ils reprenaient lorsqu'ils voyageaient dans les montagnes pour vendre leurs marchandises. Cela ouvrit la voie aux frères qui purent alors monter en toute sécurité dans la région encore connue sous le nom de Vera Paz, la vraie paix. Mais finalement, les soldats sont arrivés et ont tué non seulement les indigènes, mais aussi nos frères qui essayaient de les protéger.

Quels chants peuvent entrer dans le nouveau continent des jeunes ? Qui sont nos musiciens et nos poètes ? La beauté ouvre donc l'imagination à la fin ineffable du voyage. Mais nous pouvons être tentés, comme Pierre, d'en rester là. D'autres types d'engagement imaginatif sont nécessaires pour nous faire descendre de la montagne pour le premier synode sur le chemin de Jérusalem. Les disciples se voient proposer deux interprètes de ce qu'ils voient : Moïse et Elie ; la Loi et les Prophètes ; ou la Bonté et la Vérité.

## BONTÉ

Moïse a conduit Israël de l'esclavage à la liberté. Les Israélites ne voulaient pas partir. Ils avaient faim de la sécurité de l'Égypte. Ils craignaient la liberté du désert, tout comme les disciples craignaient de faire le voyage vers Jérusalem. Dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, le Grand Inquisiteur affirme que « rien n'a jamais été plus insupportable à l'humanité et à la société que la liberté... À la fin, ils déposeront leur liberté à nos pieds et nous diront : "Mieux vaut que vous nous asservissiez, mais que vous nous nourrissiez" ».

Les saints ont l'autorité du courage. Ils nous mettent au défi de prendre la route. Ils nous invitent à les accompagner dans l'aventure risquée de la sainteté. Sainte Thérèse-Bénédicte de la Croix est née dans une famille juive pratiquante, mais était devenue athée à l'adolescence. Mais lorsqu'elle trouva par hasard l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila, elle la lut toute la nuit durant. Elle raconte : « Lorsque j'ai terminé le livre, je me suis dit : "C'est la vérité" ». Cela l'a conduite à la mort à Auschwitz. Telle est l'autorité de la sainteté. Elle nous invite à délaissé le contrôle de nos vies et à laisser Dieu être Dieu.

Le livre le plus populaire du vingtième siècle fut *Le Seigneur des anneaux* de J. R. R. Tolkien. Il s'agit d'un roman profondément catholique. Il affirmait qu'il s'agissait de la romance de l'eucharistie. Les martyrs ont été les premières autorités de l'Église, parce qu'ils ont audacieusement tout donné. G. K. Chesterton a déclaré : « Le courage est presque une contradiction dans les termes. Il signifie un fort désir de vivre qui prend la forme d'une volonté de mourir<sup>4</sup> ». Avons-nous peur de présenter le défi dangereux de notre foi ? Herbert McCabe a dit : « Si vous aimez, vous serez blessé, peut-être tué. Si vous n'aimez pas, vous êtes déjà mort. » Les jeunes ne seront pas attirés par notre foi si nous la domestiquons.

L'amour parfait chasse la crainte (1 Jn 4, 18). Frère Michael Anthony Perry, ancien ministre général des franciscains, a dit : « Par le baptême, nous avons renoncé au droit d'avoir peur<sup>5</sup> ». Je dirais que nous avons renoncé au droit d'être esclaves de la peur. Le courageux connaît la peur. Nous n'aurons d'autorité dans notre monde de peurs que si nous sommes perçus comme risquant tout. Lorsque nos frères et sœurs européens sont partis prêcher l'Évangile en

---

<sup>4</sup> *Orthodoxy*, London, 1996, p.134

<sup>5</sup> *Benotti*, p. 66.

Asie il y a 400 ans, la moitié d'entre eux sont morts avant d'arriver, de maladie, de naufrage ou de piraterie. Aurons-nous leur courage fou ?

Henri Burin de Rozières (1930-2017) était un avocat dominicain français établi en Amazonie brésilienne. Il a attaqué en justice les grands propriétaires terriens qui réduisent souvent les pauvres en esclavage, les forçant à travailler sur leurs vastes domaines et les tuant s'ils tentent de s'échapper. Henri a reçu d'innombrables menaces de mort. On lui a offert la protection de la police, mais il savait que ce serait elle qui probablement le tuerait. Lorsque j'ai séjourné chez lui, il m'a offert sa chambre pour la nuit. Le lendemain, il m'a dit qu'il n'avait pu dormir en pensant au cas où ils seraient venus pour lui et m'auraient accidentellement attrapé !

L'autorité de la beauté parle donc de la fin du voyage, de la patrie que nous n'avons jamais vue. L'autorité de la sainteté parle du voyage à faire pour y arriver. C'est l'autorité de ceux qui donnent leur vie. Le poète irlandais Pádraig Pearse a proclamé : « J'ai gaspillé les années splendides que le Seigneur Dieu a données à ma jeunesse – en tentant des choses impossibles, estimant qu'elles seules valaient le labeur. Seigneur, si j'avais les années, je les gaspillerais à nouveau. Je les rejette loin de moi<sup>6</sup> ».

## VÉRITÉ

Et puis il y a Elie. Les prophètes sont les diseurs de vérité. Il a vu clair à travers les fantaisies des prophètes de Baal et a entendu la douce voix tranquille du silence sur la montagne. *Veritas*, la vérité, est la devise de l'Ordre dominicain. Elle m'a attiré vers eux avant même que je n'en rencontre un, ce qui était peut-être providentiel !

Notre monde a perdu l'amour de la vérité : fausses nouvelles, affirmations sauvages sur Internet, folles théories du complot. Pourtant, l'humanité est animée d'un instinct inébranlable pour la vérité, et lorsqu'elle est dite, elle possède les derniers vestiges de l'autorité. L'*Instrumentum Laboris* ne craint pas de dire la vérité sur les défis que nous devons relever. Il parle ouvertement des espoirs et des tristesses, de la colère et de la joie du peuple de Dieu. Comment pouvons-nous attirer les gens vers Celui qui est la Vérité si nous ne sommes pas honnêtes avec nous-mêmes ?

Permettez-moi de mentionner deux façons par lesquelles cette tradition prophétique de dire la vérité est rendue nécessaire. Tout d'abord, en parlant avec vérité des joies et des souffrances du monde. À Hispaniola, Bartolome de Las Casas menait une vie médiocre lorsqu'il lut le sermon prêché par le dominicain Antonio de Montesinos au cours de l'Avent 1511, confrontant les conquistadors à l'esclavage des peuples indigènes : « Dites-moi, par quel droit ou par quelle interprétation de la justice maintenez-vous ces Indiens dans une servitude si cruelle et si horrible ? Par quelle autorité avez-vous mené des guerres aussi détestables contre des gens qui vivaient autrefois si tranquillement et si paisiblement sur leur propre terre ? » Las Casas lut cela, sut que c'était vrai et se repentit. Au cours de ce Synode, nous écouterons donc des personnes qui parleront en toute vérité « des joies et des espoirs, des tristesses et des angoisses des hommes de notre temps » (*Gaudium et Spes* 1).

Pour la vérité, nous avons également besoin d'une recherche disciplinée qui résiste à la tentation d'utiliser la Parole de Dieu et les enseignements de l'Église à nos propres fins : « Dieu doit avoir raison parce qu'il est d'accord avec moi ». Les spécialistes de la Bible, par exemple, nous ramènent aux textes originaux dans leur étrangeté et leur altérité. Lorsque j'étais à l'hôpital, un infirmier m'a dit qu'il aurait aimé connaître le latin pour pouvoir lire la Bible dans

---

<sup>6</sup> Cité dans Cardinal MURPHY-O'CONNOR, « Fiftieth Anniversary of Priesthood », dans Daniel P. CRONIN, *Priesthood: A Life Open to Christ*, St Pauls Publishing, London, 2009, p. 134.

sa langue originale. Je n'ai rien dit ! Les vrais érudits s'opposent à toute tentative simpliste d'enrôler les Écritures ou la tradition dans nos guerres personnelles. La parole de Dieu appartient à Dieu. Écoutez-le. La vérité ne nous appartient pas. C'est la vérité qui nous possède.

Tout amour nous ouvre à la vérité de l'autre. Nous découvrons qu'il reste en quelque sorte inconnaissable. Nous ne pouvons pas nous l'approprier et l'utiliser à nos fins. Nous l'aimons dans son altérité, dans sa liberté incontrôlable.

Ainsi, sur la montagne de la Transfiguration, nous voyons que différentes formes d'autorité sont invoquées pour conduire les disciples au-delà de la grande crise d'autorité de Césarée de Philippe. Toutes ces formes et d'autres encore sont nécessaires. Sans la vérité, la beauté peut être vide. Comme quelqu'un l'a dit, « la beauté est à la vérité ce que le goût est à la nourriture ». Sans bonté, la beauté peut tromper. La bonté sans la vérité s'effondre dans la sentimentalité. La vérité sans bonté mène à l'Inquisition. Saint John Henry Newman a magnifiquement parlé des multiples formes d'autorité, de la gouvernance, de la raison et de l'expérience.

Nous avons tous de l'autorité, mais différemment. Newman a écrit que si l'autorité du gouvernement devient absolue, elle sera tyrannique. Si la raison devient la seule autorité, nous tombons dans un rationalisme aride. Si l'expérience religieuse est la seule autorité, la superstition l'emportera. Un synode est comme un orchestre, où les différents instruments ont leur propre musique. C'est pourquoi la tradition jésuite du discernement est si fructueuse. La vérité n'est pas atteinte par un vote majoritaire, pas plus qu'un orchestre ou une équipe de football ne sont dirigés par un vote !

L'autorité du leadership consiste certainement à s'assurer que la conversation de l'Église est fructueuse, qu'aucune voix ne domine et n'étouffe les autres. Elle discerne l'harmonie cachée. Jonathan Sacks, grand rabbin de Grande-Bretagne, écrit : « En ces temps troublés, la tentation de la confrontation est presque irrésistible pour les responsables religieux. Non seulement la vérité doit être proclamée, mais le mensonge doit être dénoncé. Les choix doivent être présentés comme des divisions brutales. Ne pas condamner, c'est approuver ». Mais, affirme-t-il, « un prophète n'entend pas un seul mais deux impératifs : l'orientation et la compassion, l'amour de la vérité et une solidarité sans faille avec ceux pour qui cette vérité s'est éclipsée. Préserver la tradition et en même temps défendre ceux que d'autres condamnent, telle est la tâche difficile et nécessaire de l'autorité religieuse à une époque sans religion<sup>7</sup> ».

*Tout pouvoir vient de notre Dieu Trinité, celui en qui tout est partagé.* Le théologien italien Leonardo Paris affirme : « Le Père partage son pouvoir. Avec tous. Et il configure tout le pouvoir comme étant partagé.... Il n'est plus possible de citer Paul – "Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car tous vous êtes un dans le Christ Jésus" (Ga 3,28) – et de faire appel à la synodalité sans reconnaître qu'il s'agit de trouver des formes historiques concrètes pour que chacun soit reconnu comme ayant le pouvoir que le Père a voulu lui confier<sup>8</sup> ».

Si l'Église devient vraiment une communauté de responsabilisation mutuelle, nous parlerons avec l'autorité du Seigneur. Devenir une telle Église sera douloureux et beau. C'est ce que nous verrons dans la dernière conférence.

---

<sup>7</sup> « *Elijah and the Still, Small Voice* »,

[www.rabbisacks.org/covenant-conversation/pinchas/elijah-and-the-still-small-voice](http://www.rabbisacks.org/covenant-conversation/pinchas/elijah-and-the-still-small-voice)

<sup>8</sup> Leonardo Paris, *L'erede. Una cristologia*, Queriniana, 2021, p. 220-221. Bientôt publié en anglais par Brill, avec un avant-propos de Massimo Faggioli.

## L'Esprit de vérité

Les disciples voient la gloire du Seigneur et le témoignage de Moïse et d'Élie. Ils osent maintenant descendre de la montagne et marcher jusqu'à Jérusalem. Dans l'évangile d'aujourd'hui (Lc 9, 51-56), nous les voyons en chemin. Ils rencontrent les Samaritains qui s'opposent à eux parce qu'ils vont à Jérusalem. La réaction immédiate des disciples est d'appeler le feu du ciel pour les détruire. Ils viennent de voir Élie et c'est bien ce que ce dernier a fait aux prophètes de Baal ! Mais le Seigneur les réprimande. Ils n'ont toujours pas compris le chemin sur lequel le Seigneur les conduit.

Au cours des trois prochaines semaines, nous pourrions être tentés d'appeler le feu du ciel sur ceux avec qui nous ne sommes pas d'accord ! Notre société est remplie d'une rage brûlante. Le Seigneur nous invite à bannir ces pulsions destructrices de notre réunion.

Cette rage omniprésente naît de la peur, mais nous ne devons pas avoir peur. Le Seigneur a promis le Saint-Esprit qui nous guidera vers la vérité tout entière. La nuit précédant sa mort, Jésus a dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais pour l'instant vous ne pouvez pas les porter. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière. En effet, ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même : mais ce qu'il aura entendu, il le dira ; et ce qui va venir, il vous le fera connaître » (Jn 16, 12-13).

Quels que soient les conflits que nous rencontrons sur le chemin, nous sommes sûrs de ceci : l'Esprit de vérité nous conduit dans la vérité tout entière. Mais ce ne sera pas facile. Jésus avertit les disciples : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant ». Pierre, à Césarée de Philippe, n'a pas supporté d'entendre que Jésus devait souffrir et mourir. En cette dernière soirée avant la mort de Jésus, Pierre ne pouvait pas supporter la vérité qu'il allait renier Jésus. Être conduit à la vérité signifie entendre des choses qui ne sont pas agréables.

Quelles sont les vérités que nous avons du mal à affronter aujourd'hui ? Il a été profondément douloureux de faire face à l'ampleur des abus sexuels et de la corruption dans l'Église. Cela ressemble à un cauchemar dont on espère se réveiller. Mais si nous osons affronter cette vérité honteuse, la vérité nous rendra libres. Jésus promet que « vous allez pleurer et vous lamenter, tandis que le monde se réjouira ; vous serez dans la peine, mais votre peine se changera en joie » (v. 20) ; comme les douleurs du travail d'une femme qui accouche. Ces journées du Synode seront parfois douloureuses, mais si nous nous laissons guider par l'Esprit, ce seront les douleurs de l'accouchement d'une Église renaissante.

C'est notre témoignage auprès d'une société qui, elle aussi, fuit la vérité. Le poète T. S. Eliot a dit : « L'humanité ne peut pas supporter beaucoup de réalité<sup>1</sup> ». Nous nous dirigeons vers une catastrophe écologique, mais nos dirigeants politiques font le plus souvent comme si de rien n'était. Notre monde est crucifié par la pauvreté et la violence, mais les pays riches ne veulent pas voir les millions de nos frères et sœurs qui souffrent et cherchent un toit.

La société occidentale a peur d'affronter la vérité : nous sommes des êtres mortels vulnérables, des hommes et des femmes en chair et en os. Nous fuyons la vérité de notre existence corporelle, en prétendant que nous pouvons nous identifier comme nous le

---

\* Texte original en anglais et vidéo :

<https://www.vaticannews.va/en/church/news/2023-10/synod-retreat-meditation-the-spirit-of-truth-radcliffe.html>

<sup>1</sup> Burt NORTON, *The Four Quarters*.

souhaitons, comme si nous n'étions que des esprits. La *Cancellation Culture* signifie que les personnes avec lesquelles nous ne sommes pas d'accord doivent être réduites au silence, sans aucune forme de procès, tout comme les disciples souhaitaient appeler le feu sur les Samaritains qui n'avaient pas accueilli Jésus. Quelles sont les vérités douloureuses que nos frères et sœurs des autres continents craignent d'affronter ? Ce n'est pas à moi de le dire.

Si nous osons dire la vérité sur ce que nous sommes, des êtres humains mortels et vulnérables, frères et sœurs d'une Église qui a toujours été héroïque et corrompue, nous parlerons avec autorité à un monde qui a toujours soif de vérité, même s'il craint qu'elle soit inaccessible. Cela demande du courage, qui était, pour l'Aquinate, la *fortitudo mentiis*, la force de l'esprit de voir les choses telles qu'elles sont, de vivre dans le monde réel. La poétesse Maya Angelou a dit : « Le courage est la plus importante de toutes les vertus, car sans courage, on ne peut pratiquer aucune autre vertu de manière cohérente<sup>2</sup> ».

Lorsque saint Oscar Romero retourna au Salvador, un fonctionnaire de l'immigration lui dit : « La vérité est là ! ». Il fut sincère face à la mort. Assis sur un banc, il demanda à un ami s'il avait peur de mourir. L'ami lui répondit non. Romero reprit : « Mais j'ai peur, j'ai peur de mourir ». C'est cette vérité qui a rendu son martyre si beau. Dès qu'il vit le corps mutilé de son ami, le jésuite Rutilio, il sut ce qui l'attendait. Lorsqu'il fut martyrisé, on trouva son corps couvert de sueur. Il semble qu'il ait vu l'homme qui s'appêtait à le tuer et qu'il ne se soit pas enfui.

En cette dernière nuit, Jésus avertit ses disciples que s'ils lui appartiennent, lui la vraie vigne, ils seront taillés pour porter plus de fruits. Au cours de ce synode, nous pouvons avoir l'impression d'être émondés ! C'est pour que nous portions plus de fruits. Cela peut signifier que nous sommes entaillés des illusions et des préjugés que nous avons les uns sur les autres, émondés de nos peurs et de nos idéologies étroites. Élagués de notre orgueil.

L'un de mes jeunes frères m'a encouragé à parler personnellement à présent, bien que j'hésite à le faire. Il y a quelques années, j'ai subi une opération massive pour un cancer de la mâchoire. L'opération a duré dix-sept heures. Je suis resté à l'hôpital pendant cinq semaines, incapable de manger ou de boire. Bien souvent, je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais. J'ai été dépouillé de ma dignité et complètement dépendant d'autres personnes pour mes besoins les plus élémentaires. Ce fut un terrible élagage. Mais ce fut aussi une bénédiction. Dans ce moment d'impuissance, je ne pouvais prétendre à aucune importance, à aucune réussite. Je n'étais qu'un malade de plus dans un lit d'hôpital, sans rien avoir à donner. Je ne pouvais même pas prier. C'est alors que mes yeux se sont ouverts un peu plus sur l'amour totalement gratuit et non mérité du Seigneur. Je ne pouvais rien faire pour le mériter et c'était merveilleux de ne pas avoir à le faire.

L'Esprit est en chacun de nous, nous conduisant ensemble vers la vérité tout entière. J'ai été ordonné par le grand évêque Mgr Butler, la seule personne au Concile Vatican II qui parlait parfaitement le latin cicéronien ! Il aimait dire : « Ne craignons pas que la vérité puisse mettre en danger la vérité<sup>3</sup> ». Si ce que dit l'autre est vrai, cela ne peut pas menacer la vérité que je chéris. Je dois ouvrir mon cœur et mon esprit à l'espace de la vérité divine. Si je crois que ce que l'autre dit n'est pas vrai, je dois bien sûr le dire, avec l'humilité qui s'impose. En allemand, il y a le joli mot *zwischenraum*. Si je le comprends bien, cela signifie que la plénitude de la vérité se trouve dans l'espace entre nous lorsque nous parlons. Le mystère de Dieu se révèle toujours dans des espaces vides, depuis cet espace vide laissé entre les ailes des chérubins sur l'arche de l'alliance jusqu'au tombeau vide.

Le choc de vérités apparemment incompatibles peut être douloureux et susciter de la colère. Pensez au récit que fait saint Paul de son conflit avec saint Pierre à Antioche, tel qu'il est raconté dans la lettre aux Galates : « Mais quand Pierre est venu à Antioche, je me suis

<sup>2</sup> *Convocation*, Conrwell, May 24th 2008.

<sup>3</sup> « *Ne timeamus quod veritas veritati noceat* »

opposé à lui ouvertement, parce qu'il était dans son tort » (Ga 2, 11). Mais ils se sont donné la main de la fraternité, et le Saint-Siège les considère tous deux comme ses fondateurs ! Ils ont été unis dans la mort en tant que martyrs.

Nous devons chercher à dire la vérité de manière à ce que l'autre personne puisse l'entendre sans se sentir démolie. Pensez à la rencontre de Pierre avec Jésus sur le rivage, au chapitre 21 de l'évangile selon saint Jean. Le dernier soir avant la mort de Jésus, Pierre s'était enorgueilli d'aimer le Seigneur plus que tous les autres. Mais peu après, il renia le Seigneur trois fois ; ce fut le moment le plus honteux de sa vie. Sur les bords du lac, Jésus ne l'accable pas d'échecs. Il lui demande gentiment, peut-être avec un sourire, à trois reprises : « M'aimes-tu plus que les autres ? » Avec une infinie douceur, il aide Pierre, à trois reprises, à revenir sur son triple reniement. Il le met au défi de faire face à la vérité avec toute la tendresse de l'amour. Pouvons-nous nous défier les uns les autres avec une vérité aussi douce ?

La poétesse américaine Emily Dickinson donne un bon conseil :

Dites toute la vérité, mais dites-la de travers – Le succès dans le circuit des mensonges<sup>4</sup>.

Pardonnez-moi de citer de la poésie. Elle peut être si difficile à traduire. Ce qu'elle veut dire, c'est que parfois la vérité est dite avec plus de force lorsqu'elle est dite indirectement, de manière à ce que l'autre puisse l'entendre. Si vous dites à quelqu'un qu'il est un dinosaure patriarcal, il ne sera probablement pas beaucoup aidé ! Bien sûr, ce sera parfois douloureux. Mais le pape François a dit : « Dites la vérité même si elle est inconfortable<sup>5</sup> ».

Cela exigera de nous tous une certaine perte de contrôle. Jésus dit à Pierre : « Amen, amen, je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu. » (Jn 21, 18-19).

Si le Synode procède de la dynamique de la prière plutôt que de celle d'un parlement, il nous demandera à tous de lâcher prise, et même de mourir. Laisser Dieu être Dieu. Dans *Evangelii gaudium*, le Saint-Père écrit : « il n'y a pas de plus grande liberté que de se laisser guider par l'Esprit, en renonçant à vouloir calculer et contrôler tout, et de permettre à l'Esprit de nous éclairer, de nous guider, de nous orienter, et de nous conduire là où il veut » (EG 280). Abandonner tout contrôle, ce n'est pas ne rien faire ! Précisément, parce que l'Église a tellement été une structure de contrôle, des interventions fortes sont parfois nécessaires pour permettre à l'Esprit Saint de nous emmener là où nous n'aurions jamais pensé aller.

Nous avons un profond instinct pour nous accrocher au contrôle, c'est pourquoi le Synode est redouté par beaucoup. À la Pentecôte, l'Esprit Saint est puissamment venu sur les disciples qui ont été envoyés jusqu'aux extrémités de la terre. Mais au lieu de cela, les apôtres se sont installés à Jérusalem et n'ont pas voulu partir. Il a fallu la persécution pour les faire sortir du nid et les envoyer loin de Jérusalem ! Quel amour vache ! Au-dessus de mon bureau à Sainte-Sabine, chaque année, des faucons crécerelletes construisent leur nid. Le moment est venu pour les parents de chasser les jeunes du nid à coups de pied, afin qu'ils s'envolent ou qu'ils périssent. Assis à mon bureau, je les voyais lutter pour rester dans les airs ! Le Saint-Esprit nous fait parfois sortir du nid et nous demande de voler ! Nous battons de l'aile, paniqués, mais nous volerons !

À Gethsémani, Jésus abandonne le contrôle de sa vie et la confie au Père. « Non pas comme je veux ! » Lorsque j'étais jeune frère, un dominicain français, qui avait été prêtre ouvrier, a habité dans ma communauté. Il partait en Inde pour servir les plus pauvres des pauvres, et il est venu à Oxford pour apprendre le bengali. Je lui ai demandé ce qu'il avait

---

<sup>4</sup> « *Tell all the truth but tell it slant — Success in Circuit lies* »

<sup>5</sup> 25 janvier 2023

l'intention de faire : « Quel est votre plan ? » Il m'a répondu : « Comment puis-je le savoir tant que les pauvres ne me le disent pas ? »

En tant que jeune provincial, j'ai visité un monastère dominicain qui était proche de la fermeture. Il ne restait plus que quatre vieilles moniales. J'étais accompagné du précédent provincial, Pierre. Lorsque nous avons dit aux moniales que l'avenir du monastère semblait très incertain, l'une d'entre elles a dit : « Mais Timothée, notre cher Seigneur ne laisserait pas mourir notre monastère, n'est-ce pas ? Pierre a immédiatement répondu : « Ma sœur, il a laissé mourir son fils ». Nous pouvons donc laisser mourir les choses, non pas dans le désespoir, mais dans l'espérance, afin de laisser la place à la nouveauté.

Saint Dominique a essayé de remettre le contrôle de l'Ordre aux frères parce que chacun d'entre eux avait reçu l'Esprit Saint. Ainsi, être conduit par l'Esprit Saint signifie être libéré de la culture du contrôle. Dans notre société, diriger consiste à garder la main sur les leviers du pouvoir. Le saint pape Jean XXIII déclarait en plaisantant qu'il disait à Dieu chaque soir : « Le pape doit aller dormir maintenant, et toi, Dieu, tu dois t'occuper de l'Église pendant quelques heures ». Comme il l'avait si bien compris, diriger, c'est parfois lâcher le contrôle.

L'*Instrumentum Laboris* nous appelle à choisir « l'option préférentielle pour les jeunes ». (par exemple en B.2.1.). Chaque année, nous nous souvenons que Dieu est venu à nous sous la forme d'un enfant, d'un nouveau-né. La confiance dans les jeunes fait partie intégrante du *leadership* chrétien. Les jeunes ne sont pas là pour prendre la place des personnes âgées, mais pour faire ce que nous ne pouvons pas imaginer. Lorsque saint Dominique a envoyé ses jeunes novices prêcher, certains frères l'ont averti qu'il les perdrait. Dominique répondit : « Je sais avec certitude que mes jeunes gens sortiront et reviendront, qu'ils seront envoyés et reviendront ; mais vos jeunes gens seront enfermés et sortiront quand même<sup>6</sup> ».

Être conduit par l'Esprit dans toute la vérité signifie abandonner le présent, faire confiance à l'Esprit pour créer de nouvelles institutions, de nouvelles formes de vie chrétienne, de nouveaux ministères. Tout au long des deux derniers millénaires, l'Esprit Saint a été à l'œuvre pour créer de nouvelles manières d'être Église, depuis les pères et les mères du désert jusqu'aux ordres de frères au XIII<sup>e</sup> siècle (et même les Jésuites pendant la Contre-Réforme !) jusqu'aux nouveaux mouvements ecclésiaux du siècle dernier. Nous devons laisser l'Esprit Saint travailler de manière créative au milieu de nous avec de nouvelles façons d'être Église que nous ne pouvons pas imaginer aujourd'hui, mais que les jeunes peuvent peut-être imaginer ! « Écoutez-le », dit la voix sur la montagne. Cela inclut l'écoute des jeunes en qui le Seigneur vit et parle (Mt 11, 28).

Comme nous l'avons vu, être conduit à la vérité n'est pas une simple question d'argumentation rationnelle. Nous ne sommes pas que des cerveaux. Nous ouvrons les uns aux autres ce que nous sommes, notre humanité vulnérable. Saint Thomas d'Aquin aimait cette phrase d'Aristote : « *Anima est quodammodo omnia* » (L'âme est, d'une certaine manière, tout). Nous connaissons profondément en ouvrant notre être à ce qui est autre. Nous nous laissons toucher et changer par la rencontre avec l'autre. La plénitude de la vérité dans laquelle l'Esprit Saint nous conduit n'est pas une connaissance dépassionnée qui inspecte à distance. Elle est plus qu'une connaissance propositionnelle. Elle est inséparable de l'amour transformateur (*Instrumentum Laboris* A, 1-27). La voie dominicaine est qu'à travers la connaissance, nous en venons à l'amour. La voie franciscaine consiste à dire qu'en aimant, nous apprenons à connaître. Les deux voies sont justes.

Le mystère dans lequel nous sommes conduits est celui d'un amour sans aucune rivalité. Tout ce que le Père possède est donné au Fils et au Saint-Esprit. Même l'égalité. Participer à la vie divine, c'est être libéré de toute rivalité et de toute compétition. C'est de ce même amour divin, libéré de toute rivalité, que nous devons nous aimer les uns les autres au cours de ce

---

<sup>6</sup> Simon TUGWELL (ed), *Early Dominicans: selected writings*, Ramsey N.J., 1982, p. 91.

Synode. Saint Jean écrit : « Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu", alors qu'il a de la haine contre son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 20).

Le cheminement vers la plénitude de la vérité est inséparable de l'apprentissage de l'amour. Des changements profonds ne se produiront que si la recherche de la volonté du Seigneur s'inscrit dans la double hélice de l'apprentissage de l'amour pour ceux que nous trouvons difficiles. Cela sera dur à communiquer à ceux qui ne sont pas ici. Toutes ces personnes ont-elles vraiment fait tout ce chemin, à grands frais, juste pour s'aimer les unes les autres ? Les décisions pratiques sont bien sûr inévitables et nécessaires. Mais elles doivent découler de la transformation personnelle et communautaire de ce que nous sommes, sinon elles ne sont que de l'administration.

Imaginez la joie d'être libérés de toute concurrence les uns avec les autres, de sorte que plus les laïcs auront voix au chapitre, plus les évêques en auront, ou plus les femmes se verront accorder d'autorité, plus les hommes en bénéficieront. Ou encore qu'une meilleure reconnaissance de nos frères et sœurs africains, n'amoindrira pas l'autorité de l'Église d'Asie ou de l'Église en Occident.

Cela demande à chacun d'entre nous une profonde humilité alors que nous attendons avec confiance les dons de Dieu. Simone Weil, mystique juive française morte en 1943, en est venue à déclarer en parcourant son chemin vers la vérité : « Je crois en Dieu, en la Trinité, à la Rédemption, à l'Eucharistie et aux enseignements de l'Évangile<sup>7</sup> ». Elle écrit que « les dons les plus précieux ne s'obtiennent pas en les cherchant, mais en les attendant... Cette façon de regarder est avant tout attentive. L'âme se vide de tout son contenu pour accueillir l'être humain qu'elle regarde, tel qu'il est, dans toute sa vérité<sup>8</sup> ».

Si nous nous laissons guider par l'Esprit de vérité, sans doute nous discuterons. Ce sera parfois douloureux. Il y aura des vérités que nous préférerions ne pas avoir à affronter. Mais nous serons conduits un peu plus profondément dans le mystère de l'amour divin et nous connaîtrons une telle joie que les gens nous envieront d'être ici et souhaiteront ardemment assister à la prochaine session du Synode !

---

<sup>7</sup> S. PÉTREMENT, *La vita di Simone Weil*, Adelphi, Milano, 2010, p. 646

<sup>8</sup> *Waiting on God*, trad. Emma CRAUFORD, Londres 1959, p.169.